

*J'ai pu me tromper sur des circonstances, ou des faits, ou sur des personnes,
mais je n'ai rien à regretter de l'intention qui m'a fait agir.* (Robert Brasillach à son procès)

KURT CAESAR

ROMANO IL LEGIONARIO

1) LA FORMAZIONE PROSSIMITÀ DELLA VERA IL SALUTO...
...LANA È QUAR...
...SUL PONTE...
...LA NEL MET...
...ERRE...
...STA...
...NO LA DIGA, UNA PATTUGLIA DI SOLDATI SONO RIUSCITI A SCOPRIRE IL SUO NASCOSTO PER PRENDERLO EGO...

4) ROMANO, ACCORTOSI DEI MOVIMENTI DEL NEMICO, ATTENDE IL MOMENTO PROPRIO, NASCOSTO DALLE IRREGOLARITÀ DEL TERRENO.
...ECCO, STANNO MANDANDO AVANTI UN CARRO ARMATO.

7) L'ESPLOSIONE ALLA DIGA HA FATTO CADERE L'IDROVOLANTE. POCHI MINUTI DI SALVI SUL "CANT 500 B", SFIORATI E IMMOBILIZZATO.

8) CONCLUSA L'ERICA IMPRESA ROMANO SI METTE IN CONTATTO CON LA BASE NAVALE ED APPRENDE CHE ISA E LEA ATTENDONO CON ANSIA IL LARRIVO DELL'IDROVOLANTE.
...FRA MEZZ'ORA SAREMO DI CERTO ALLA BASE.

...E IN ACQUA E TENTA DI RAGGIUNGERE I...
...E SIA IL MENTE ROMANO PUÒ RAGGIUNGERE LA SUA BASE, PROVA...
...E NE... IMPRESE CHE IL SUO COMANDO GLI VORRÀ AFFIDAR...
...SICUREZZA CHE GIOIA QUANDO...
...SAPRAINO CHE ANCHE QUESTA VOLTA POTREMO ACCOMPAGNARLI...
...IN AFRICA PERÒ CI ASPETTANDO TENDERÀ UNA VITA ANCORA PIÙ RISCHIOSA.

Fino dell'episodio

NOVANTICO EDITRICE - RITTER

Association des Amis de Robert Brasillach

Case postale 3763, CH-1211 Genève 3
brasillach@europae.ch
www.brasillach.ch

Conseil de direction :

Philippe Junod, président, Genève
Daniel Todeschini, trésorier, Genève
Peter Tame, vice-président, Belfast
Conseillers : Anne-Marie Bouyer, Cécile
Dugas, Anne Brassié, Bruno Bardèche,
Philippe d'Hugues

Cotisations : CHF 50.-/40 Euro. À doubler pour un exemplaire numéroté des *Cahiers* sur papier Vergé (préciser CN).

Suisse : Versement à l'ordre de P. Junod (ARB), ccp 17-636362-6 Genève.

France : Chèque en Euro à l'ordre des ARB.

Belgique : ING, versement à l'ordre des ARB, Compte 310-1663442-75 ;

IBAN BE05 3101 6634 4275.

Autres pays : Mandat postal international en CHF sur le CCP 17-636362-6-Genève

SOMMAIRE

- Pages 3 - 5 : En Bref : *A propos d'écrivains « maudits » ; A la rencontre des disparus ; A.-P. Duchâteau ; Le Pen salue un prophète ; Céline et Brasillach interdits de citation ; La précritique de Mathilde Cruz ; MGR Saliège honoré*
- Pages 6 - 9 : *1945 – 2005 : Robert Brasillach, une voix de la France*, M. Bardèche
- Page 10 : *Bardèche, maman, la bonne et moi*, P. Besson
- Pages 11 - 17 : Revue de presse : *Entre Céline et Brasillach ; Sartre terrassé par Brasillach ; Brasillach et le poteau ; Brasillach à nouveau ; Une féerie sulfureuse ; l'exécution de Brasillach ;*
- Pages 18 - 24 : Ils ont parlé de Brasillach : *Les Bienveillantes*, J. Littell ; *Henry Frenay*, C. Benfredj ; *L'Imposture antiraciste*, H. de Fersan, H. Thyssens
- Pages 25 - 26 : *La Poésie du national-socialisme*, R. Brasillach
- Pages 27 - 31 : Littérature et Collaboration, A. Kaplan
- Pages 32 – 39 : Revue de presse : *Brasillach et l'Allemagne*, Ph. D'Hugues, *N.R.H.* n°50, oct.2010 ; *Brasillach et Drieu*, Pierre Maugué, *Enquête sur l'histoire* n°23, oct.-nov. 1997
- Page 40 : Nos ARB : *Roger Pache*, J.-Ph. Chenux, *La Nation* n° 1901, 5 novembre 2010

2011, année Brasillach ? Les écrivains maudits font tousser les bonnes consciences. Ainsi, la commémoration de Céline pose visiblement problème ; mais rassurons-nous, Me Serge Klarsfeld, dont les « indignations » sont des ordres pour la France, y a rapidement mis bon ordre. Quant au poète assassiné, deux ouvrages lui sont consacrés cette année, dont le premier, **20 minutes pour la mort. Robert Brasillach : le procès expédié**, vient de paraître sous la plume du magistrat Philippe Bilger. « *La plaidoirie de maître Isorni pour la défense de Robert Brasillach, un superbe effort vain, trop de littérature, pas assez de politique, trop de complaisance, pas assez de rupture, trop de gentillesse et d'élévation, pas assez de rage et de fureur, trop de respect et d'amitié pour l'accusateur, pas assez de méchanceté. Il aurait fallu plaider autrement mais aucun avocat n'aurait pu mieux faire, mieux dire. (...) il fallait un avocat seulement parce qu'il y avait procès.* » Et de dénoncer « *le scandaleux délibéré d'à peine vingt minutes ayant édicté la mort, (...)* ». Nous consacrerons à ce livre notre soirée du 5 février mais également notre Bulletin n°121 (le n°120 est pratiquement bouclé) qui comprendra la recension des articles publiés dans la presse. Merci pour votre aide.

L'appel de cotisation vous parviendra avec la lettre du trésorier accompagnant le prochain Bulletin ou nos Cahiers n° 50 ; vous pouvez aussi régler à réception comme indiqué supra.

En couverture : après Rubino (p.40), **Kurt Caesar** (1908-1974), un maître des fumetti italiens qui enverra *Romano Il Legionario* combattre sur tous les fronts, dont celui de la guerre d'Espagne en 1938. Appuyé par un trait classique au sommet de son art et influencé par la ligne majestueuse d'un Alex Raymond (le père de Flash Gordon), Romano se campe en archétype du héros traditionnel, fasciste mais surtout « brasillachien » par son refus de diaboliser l'ennemi sous des traits dévalorisants ou caricaturaux ; celui-ci est digne de respect et partage les valeurs d'honneur et de fidélité à la parole donnée. Comme par un jeu de miroirs, les images de Romano aux côtés de l'Afrikakorps renvoient, des soldats britanniques, celles de « fraternels adversaires » ; loin, très loin de l'iconographie véhiculée au travers des comics américains, dont les superhéros combatteront le mal absolu au nom de l'empire du bien.

☞ *A propos d'écrivains « maudits »*

Dans un précédent courrier, auquel il n'avait pas répondu, je demandais à Olivier Vial, président de l'Union nationale inter-universitaire (UNI) comment il arrivait à concilier un discours (et des affiches) fustigeant « le politiquement correct » et la « vérité bâillonnée »... avec le soutien à Nicolas Sarkozy, qui en est la quintessence.

J'ai donc réitéré ma question en y ajoutant celle-ci, relative à la demande du SNES du retrait des *Mémoires de Guerre* de Charles De Gaulle du programme du bac de français 2011, « initiative aussi grotesque qu'odieuse » selon l'UNI qui a lancé une contre-pétition afin d'exiger du ministre de l'Éducation nationale, Luc Châtel, le maintien desdits *Mémoires* au programme du bac : « Vous êtes-vous jamais demandé s'il n'y avait pas d'autres écrivains que le Général De Gaulle (et d'une valeur littéraire ô combien supérieure !) injustement tenus à l'écart des programmes scolaires et du bac ? Vous qui luttez (dites-vous) contre le politiquement correct et la censure, que faites-vous pour rendre leur juste place aux artistes « maudits » ? »

Dont bien entendu Robert Brasillach.

Jean-Luc Léopoldi,
Rivarol n°2968, 1^{er} octobre 2010

☞ **Mathurin Maugarlonne, *A la rencontre des disparus*, (Grasset, 2008)**

L'auteur de ce livre de souvenirs – un haut fonctionnaire qui écrit sous pseudonyme – est issu d'une famille communiste, voue un culte à la Résistance, insulte les chercheurs révisionnistes et écrit « j'excluai » (sic). Parmi les personnages auxquels il consacre ses chapitres, certains n'ont rien fait pour nous plaire (Sartre, l'affreux Jankélévitch), et sur d'autres, comme Cioran ou Raymond Aron, il n'apporte guère de nouveau.

Cependant, et sans qu'il l'ait fait exprès, un chapitre touchera les fidèles de Robert Brasillach. En effet, l'un des professeurs de l'auteur fut José Lupin, condisciple de Brasillach au lycée Louis-le-Grand et ami de toute sa vie : en juin 1944, il écrivait encore à ses côtés dans la *Chronique de Paris*, et en rouvrant *Notre avant-guerre*, ou *Brasillach le maudit* de P. Pelissier où le nom de Lupin n'apparaît pas moins de 81 fois, le lecteur retrouvera le souvenir de journées lumineuses vécues ensemble par les deux hommes et leur entourage (d'un côté Suzanne Brasillach et Maurice Bardèche, de l'autre Béatrice Lupin).

Ce chapitre du livre de Maugarlonne, c'est un peu le *Vingt ans après* de José Lupin : les beaux jours sont loin, la guerre est passée, Brasillach a été fusillé ; plus tard, c'est Béatrice qui meurt. José Lupin, qui n'a jamais fait de politique active, est toujours professeur, rien que professeur, entièrement professeur : c'est tout ce qui lui reste (à part ses enfants, dont l'un est filleul de Brasillach), il le fait pleinement, en aimant ses élèves, mais en même temps avec un certain détachement, en homme qui n'attend plus rien sur terre, semble-t-il. Quand on lui demande de présider une association d'amis de Lupin (Arsène), il accepte, à la stricte condition de n'avoir rien à faire ; il est vrai que dans l'association il y a Raymond Lindon, le procureur de l'Épuration, qui signe ses articles « Valère Catogan », anagramme d' « avocat général »...

Ces quelques pages sur José Lupin sont une sorte de portrait en creux, et on ne sait si le mémorialiste a lui-même conscience du pathétique de cette description d'un professeur désabusé qui plaisante sur fond de tristesse.

Jean Langlois
Rivarol, 29 octobre 2004

☞ **Nos ARB : André-Paul Duchâteau, 7 à 77 ans - souvenirs d'un sémillant scénariste**

(Ed. *Memor Transparences*, 2002).

Qu'est-ce que la vie a apporté à André-Paul Duchâteau pour que son adolescence demeure à ce point sur ses lèvres ? Il fait partie de ces êtres rares qui n'ont jamais perdu de vue leur rêve de jeunesse et qui en ont nourri leur riche maturité.

Né à Tournai en 1925, André-Paul Duchâteau remporta à 15 ans un prix du roman policier. Il a lancé avec Tibet « *Ric Hochet* » dont le rayonnement fut et est toujours considérable. Bien d'autres œuvres obtinrent un succès durable auprès d'un public très varié.

Auteur de scripts pour la Télévision et Grand Prix de la littérature policière à Paris en 1974, il rencontra, on le devine, des artistes et des journalistes de tous bords. Fils de général (qu'il voyait rarement !), il était destiné à entrer à l'École des Cadets où il aurait connu le sort malheureux de Rainer-Maria Rilke (« *Un baigneur effrayant* »).

Mai 1940 lui fut bénéfique et marqua le début de sa passion littéraire. « *Elevé à la paresseuse par ma mère et mon grand-père, enfant imaginatif, j'ai découvert très tôt ce vice impuni, la lecture. Mais pas l'école.* »

Notre auteur devint par la suite un brillant élève.

Jeune journaliste, il a rencontré Edith Piaf à l'occasion de son passage dans un music-hall de Bruxelles. Dès son arrivée dans sa loge, elle lui met sous le nez un article qu'il a signé à partir des confidences douces-amères de Raymond Asso, l'ex-fiancé de l'interprète de « *La Vie en rose* ». Elle réfute ces propos, se met en colère, se calme et finit par prendre son interlocuteur en sympathie. « *Elle m'a proposé de la suivre à Paris où elle m'aiderait à réussir* », raconte Duchâteau. « *Elle m'a donné rendez-vous sur le quai de la gare et je ne m'y suis jamais rendu. Si j'avais accepté, je serais peut-être devenu le deuxième compagnon de la chanson.* » Cela ne s'invente pas !

Lire les rafraîchissants souvenirs d'A.-P. Duchâteau est un bonheur de tous les instants. Il nous fait partager ses rencontres, ses joies quotidiennes, ses travaux de créateur, son esprit perpétuellement en ébullition, ses curiosités multiples. Un vrai régal.

Signalons qu'une fiction 100% belge est actuellement à l'étude dans les couloirs de Reyers : l'adaptation des aventures de Ric Hochet. Le tournage serait prévu pour 2003.

Jean Devyver

La Semaine n°307, 29 août 2002

☞ **Le Pen salue un prophète**

Jean-Marie Le Pen a tenu, dans un texte publié à la presse d'extrême droite, à saluer la mémoire de Maurice Bardèche, mort en août dernier. Le président du FN salue en lui un « prophète d'une espérance européenne ». Maurice Bardèche avait beaucoup contribué à relancer le mouvement néonazi en Europe après la guerre.

Marianne, 21 au 27 septembre 1998

☞ **Celine et Brasillach interdits de citation**

Le 22 novembre [1997] *Ouest-France* publiait un article sur Théophile Briant, homme de lettres malouin auquel une biographie vient d'être consacrée par un groupe de femmes de l'Association des Amis de la Tour de Vent. « Il fut l'ami », lit-on, « de Colette, Duhamel, Cocteau, Max Jacob. » *Ouest-France* oublie évidemment le plus grand, Louis-Ferdinand Céline, le seul qui ait immortalisé Briant, dans *Féerie* : « Adieu, villa, vaches, bonnes, tempêtes, Grand-Bé ! Soit ! Adieu Théo ! Adieu Marie ! Je fourgue tout !... » Dans le même numéro, on trouve une évocation du libraire-écrivain Pierre Béarn qui, à 94 ans, va réciter ses fables dans les écoles primaires, comme naguère Pierre Gripari (voir le n° d'octobre du *Bulletin*

Célinien, BP 329, Paris 16^e). « Pierre Béarn a côtoyé Gide, Michaux, Malraux, Cendars, Léautaud, Paul Fort, Prévert, Brassens », écrit Guy Bricheteau. Il ignore ou il oublie que Béarn, qui fut sur la liste noire du CNE, a été aussi l'un des derniers à « côtoyer » Brasillach encore libre, rue de Tournon, en septembre 1944, et à lui conseiller de mieux se cacher.

Rivarol, 20 décembre 1996

☛ La précritique de Mathilde Cruz : la télé et moi

Dimanche 6 février [1994] . Brasillach. Cinéma

Pas d'émission politique ce dimanche. Vous pensez bien que je ne vais pas perdre mon temps à écouter le camarade Hue, le nouveau secrétaire du parti communiste, que le marquis reçoit à midi ; ni chez Haine Sinclair, le soir, l'abbé Pierre, l'épurateur de 1944. Surtout un Six février, jour anniversaire de nos morts, ce serait blasphémer. L'an prochain, pour le cinquantième anniversaire de la mort de Robert Brasillach, fusillé au fort de Montrouge à l'âge de 35 ans, j'espère que les « Amis de *National Hebdo* » organiseront une grande soirée d'hommages, de poèmes et de recueillement. J'ai gardé en mémoire Jean-Marie Le Pen disant *Le Jugement des Juges*. C'était magnifique.

Mathilde Cruz
National Hebdo 3 février 1994

☛ MGR Saliège Honoré. Et Brasillach ?

Le 26 février [1996], à l'occasion de la remise (à titre posthume) de la médaille des Justes à plusieurs Niçois ayant sauvé des juifs, M. Lucien Fayman, président du Comité Yad Vashem pour le sud-est de la France, a salué la mémoire et les actes de résistance commis par certains ecclésiastiques « tels Mgr Saliège de Toulouse, Mgr Boegner (sic : il s'agissait du pasteur Boegner) ou Mgr Rémond qui fut évêque de Nice ».

Parmi les actes de résistance dont il crédite Mgr Saliège, M. Fayman inclut-il le combat mené par le prélat pour que les parents juifs envoyés en déportation ne fussent pas séparés de leurs enfants ? C'est d'ailleurs très explicitement à Mgr Saliège que Robert Brasillach se référait quand il écrivait, ce qui lui est encore tant reproché aujourd'hui, qu'il ne fallait pas « séparer les petits ».

Rivarol, 22 mars 1996



Un des motifs de mon hésitation à parler de Robert Brasillach, c'est que je ne me sens pas sur la même longueur d'onde que ceux qui m'écoutent ou me lisent. Même lorsqu'ils ont de la sympathie ou de l'admiration pour lui. Car ils attendent tous que je le défende. Or je n'éprouve pas le besoin de défendre Robert Brasillach parce que véritablement, je ne trouve rien d'aberrant ni même d'étonnant dans sa conduite. Je ne peux pas le défendre en disant qu'il était généreux, sensible, secret, et que je vais expliquer comme il a pu devenir un adversaire intransigeant car il était naturel qu'il le fût et il avait le devoir d'être, et je ne peux pas le défendre non plus en approuvant ou en excusant son « engagement politique », car je ne ressens absolument pas attitude comme un « engagement politique », je la vois comme un simple choix, non de politique, mais de bon sens.

Assurément, tout cela demande quelques précisions. Je crois que ce qui rend le dialogue difficile, même avec des gens de bonne foi et il y en a, c'est qu'on nous a habitués à parler des années de la guerre avec un vocabulaire imposé qui travestit la réalité et qui fait paraître paradoxales les explications qui décrivent les sentiments et les faits tels qu'il furent.

L'âme de Robert Brasillach, il est très facile de la sentir, non seulement dans ses romans, mais dans sa critique et dans sa manière d'écrire. L'intelligence, la tendresse, la pudeur des sentiments, la bonté, on les perçoit tout de suite, c'est comme un air frais sur tout ce qu'il écrit. Comme un enfant qui a trouvé une bille d'agate, il est émerveillé par tout ce que je lui présente la vie, le soleil, la mer, la jeunesse, les livres, le théâtre, les images. Et il explique aux autres, il explique à Vendredi comme tout cela est beau. Il vit dans une île : dans une île où tous les arbres portent de beaux fruits. Et il n'a pas eu le temps de voir les vallées sombres qu'il y a aussi dans l'île. Dans ses romans, même dans ses critiques, il est comme un jeune animal qui s'approche de l'eau du grand fleuve, qui la goûte, mais qui ne s'avance pas dans le lourd courant où les barques chavirent. Ses vrais romans, ceux où il a été vraiment lui-même, sont antérieurs à 1939 : il n'avait pas trente ans. Tout ce que nous pouvons dire de lui comme écrivain, c'est qu'il avait à peine commencé à écrire quand il est mort, à peine commencé à vivre.

C'est cette joie de vivre qui attirait vers lui. Tous ceux qui l'ont connu étaient séduits pas gaîté, il donnait dans tout ce qu'il écrivait l'impression d'être heureux : et, en même temps, de sentir au fond de lui-même la fragilité du bonheur. Cette disposition à l'affection et à la joie était toujours menacée, il le savait : parce que toute affection expose, elle est un risque. Joli bateau, joyeuse sortie du port, mais le capitaine sait qu'il faudra affronter le gros temps. Son charme, c'était cette gaîté, mais sans illusions, ce qu'il y avait de secret en lui, qu'il ne disait jamais.

Cette brillante sortie du port, le bon vent, c'était ses premières années. Normalien brillant, critique littéraire qui, à vingt deux ans, faisait déjà autorité, ayant sa boutique, le feuilleton de *l'Action Française*, des essais, des premiers romans bien accueillis, des connaissances qui paraissent encyclopédiques, des dons exceptionnels, tout le désignait pour être un des chefs de file de sa génération. Mais il y avait dans l'île de Robinson un Catalan brun, passionné, exigeant, qu'on n'entrevoit que par instants. C'est le dégoût qui fit naître tout à coup cet inconnu qui se cachait sous le déguisement d'Orphée.

Robert Brasillach était fils d'officier. On oublie trop souvent cette filiation dans ses biographies. Son père était sorti de Saint-Cyr, avait choisi un poste à risques, les troupes coloniales au Maroc. Il fut tué en novembre 1914 dans un raid contre des tribus insoumises. Son fils avait cinq ans. On ne sait pas grand-chose de ces âmes de cinq ans. « Mon père, ce héros... » Comment fut-il marqué par ce souvenir ? Il lui ressemblait. Personne ne pouvait deviner cette ressemblance dans la bonne figure ronde de Robert Brasillach, toute espagnole, toute joyeuse. Mais j'ai une photographie de lui à quinze ans. Le masque est très différent, mince, résolu, ferme, le visage même de son père, avec une nuance, la bonté qu'on pouvait

lire dans le dessin de ses lèvres. Il y avait en lui un lieutenant de l'infanterie de marine : ce fut ce lieutenant inconnu qui, un jour, se dévoila.

Le dégoût : ceux qui ne connaissent les années 1930 que par les livres ne peuvent pas imaginer cette nappe de bitume qui recouvrit tout d'un coup la vie publique. Une marée noire qui souillait tout, écoeurait : il faut beaucoup de colère pour faire surgir cette unanimité soudaine, cette mobilisation qui jeta tout le monde dans la rue le 6 février 1934. La fusillade de la place de la Concorde fut un lever de rideau. Tout le monde comprit qu'une pièce allait se jouer dans laquelle il fallait tenir son rôle. Les élections de 1936 qui portèrent au pouvoir le Front populaire firent apparaître les enjeux. Quand l'assassinat de Calvo Sotelo marqua le début de la guerre civile d'Espagne, il devint clair qu'il fallait accepter ou refuser la bolchevisation de l'Europe, rampante d'abord, guerrière ensuite à coup sûr, la carte le montrait.

D'immenses projecteurs éclairaient alors la scène. Orphée est mort. Il était mort partout : pas seulement dans l'âme de Brasillach, mais dans toutes les âmes. Les écrivains portèrent un uniforme. La Seconde Guerre mondiale avait déjà commencé pour eux. Ils servaient dans l'une ou l'autre des armées en présence. On ne jugeait plus les œuvres sur ce qu'elles étaient, mais sur ce qu'elles apportaient. Enterrés dans leurs blockhaus de presse, les écrivains manoeuvraient des bombardes. Dans cette bataille d'artillerie, Brasillach était lieutenant dans un petit fortin avancé qui s'appelait *Je Suis Partout*, dont le chef de poste était Pierre Gaxotte. La dernière bataille dura un an. Il s'agissait d'éviter la guerre. Maurras, mausolée de granit dont le portique tournait le dos à l'histoire, fut la citadelle inoubliable de ce combat désespéré. Le parti de la guerre gagna. Tout était perdu.

Brasillach, combattant de cette guerre à laquelle il ne s'associait pas, fut fait prisonnier comme des milliers d'autres dans une débâcle contre laquelle on ne pouvait rien. Officier scrupuleux, il avait rejoint follement par le « dernier train vers l'Est » le fort déjà condamné où il accomplissait depuis six mois son service inutile. L'armée à laquelle il appartenait fut désarmée au moment de l'armistice et transférée en captivité. Il fut interné en Westphalie, au camp de Soest. Il revint de captivité au mois de mai 1941, libéré sur la demande du gouvernement français qui l'avait réclamé pour lui confier le Commissariat général au cinéma. Il n'occupa ce poste que deux mois. Les services allemands de l'hôtel Majestic avaient compris très vite qu'il serait un interlocuteur peu complaisant. Ils lui refusèrent le visa qui permettait de franchir la ligne de démarcation. Il démissionna à la suite de ce refus. Cette démission le rendait libre. Que fallait-il faire ? Comme son père, il choisit le poste le plus exposé. Il revint à Paris où Charles Lesca avait obtenu l'autorisation de faire reparaître *Je Suis Partout*. On lui demanda d'être rédacteur en chef du journal. Tout cela était simple, normal : et dangereux. Mais où était le devoir ? Là où il y a un risque. Partout ailleurs on est fonctionnaire. Le danger était de n'être pas compris. L'idée du devoir l'emporta. Il pensait qu'on pouvait regagner dans la défaite ce qu'on avait perdu par la guerre. C'était une autre mission.

Dans l'imagerie fautive qu'on nous impose, depuis quarante ans, de ces années d'occupation, cette décision est peu compréhensible. A cette époque, elle était aussi naturelle que celle de demander à servir en première ligne en 1915. Nous parlons aujourd'hui de « pétainistes ». Ce mot n'avait pas cours en 1941. Toute la France admirait le Maréchal, avait confiance en lui. On attendait de lui pour le présent le retour des prisonniers, pour l'avenir des conditions de paix acceptables. Aider à cette tâche, sans en méconnaître les difficultés, c'était la même que tenir un poste en bordure du Rif : pas confortable, pas sûr, des traquenards sur toutes les pistes du bled. Servir, ça ne se fait pas toujours au son du clairon, à la tête d'une compagnie de zouaves.

L'invasion de l'URSS changea tout. Le parti communiste s'était d'abord tenu en dehors de la guerre. Quand l'URSS fut attaquée, il se déclara en état de guerre avec l'Allemagne. Les provocations, les meurtres, le sabotage commencèrent. La mission des communistes fut alors de frapper à mort la politique de rapprochement avec l'Allemagne, d'en rendre la réalisation impossible. Leurs armes dans ce combat furent les attentats et la terreur. Dans notre

imagerie falsifiée de la guerre, les communistes se sont nommés des « patriotes », ils ont fabriqué la légende d'une « France combattante » qui reprenait les armes. En réalité, ceux qui ont vécu ce temps et qui en ont gardé un souvenir exact ne les nommaient ni des « combattants » ni des « patriotes », ils les nommaient des « terroristes ». Les armes, les méthodes employées causaient dans l'opinion le même choc, faisaient les mêmes victimes innocentes qu'aujourd'hui les « opérations » d'Action directe ou de la Fraction Armée rouge.

Et Churchill voulait « déstabiliser », lui aussi, l'équilibre précaire dans lequel les Français s'étaient établis. Le vocabulaire d'une époque transcrit les représentations mentales des acteurs de cette époque. Il n'est pas indifférent de savoir que les mots de « résistants », de « francs-tireurs », de « partisans » n'ont fait leur apparition dans la langue des Français qu'à partir de l'été 1944 : c'est une terminologie politique qu'on a inscrite de force dans des cervelles malléables.

Bien sûr, en beaucoup de points, il y a eut des différences : c'est évident. C'est l'effet sur l'opinion qui était comparable.

Je constate seulement un fait linguistique. Je laisse de côté les conséquences qu'on peut en tirer. Ce n'est pas mon sujet. Je vois seulement ceci, et tout le monde peut le voir avec moi : quand une idée triomphe, elle fait porter à tout le monde son uniforme mental par l'emploi de mots nouveaux. Puis elle juge et condamne au non de ces mots. Que répondront nos journalistes si les « terroristes » qu'ils insultent deviennent les héros et les juges de demain ?

Que ceux qui s'indignent du terrorisme actuel comprennent donc ce que put être l'indignation, non des journaux, mais de tous ceux qui étaient les spectateurs quotidiens de ces faits. Les mots que nous employons aujourd'hui quand la télévision nous transmet des images analogues leur feront peut-être paraître moins excessifs les articles écrits pendant la guerre par Brasillach. Ajoutons encore ceci qui est essentiel et qu'on a oublié aussi : personne, à l'époque de l'occupation, ne savait ce qui se passait dans les camps de concentration qui ne furent découverts qu'en mars 1945, personne, pas même les juifs, ne soupçonnait une politique d'extermination ; tout le monde croyait, et probablement les Allemands aussi, qu'il s'agissait d'un transfert des juifs en vue d'un regroupement futur.

Tout cela est essentiel. On ne peut comprendre une époque si l'on travestit les représentations mentales des acteurs de cette époque et les informations dont ils disposaient. Robert Brasillach quitta *Je Suis Partout* à la suite d'une crise dramatique en septembre 1943 après le débarquement des Alliés en Italie. Il refusait de soutenir dans ce journal une ligne politique excluant tout autre hypothèse que la victoire de l'Allemagne. Une lettre à Rebatet pendant cette semaine de crise exprime bien ce qui le séparait de ses amis. « Je suis Français, lui disait-il, plus que national-socialiste. »

Je crois qu'il souhaitait cesser d'écrire des articles après cette rupture. Les attaques de ses anciens amis qui l'accusaient de désertion contrarièrent cette intention. Il écrivit encore des articles dans *Révolution nationale*, ils alternaient avec ceux de Drieu La Rochelle. Ces articles ne définissaient plus une ligne politique. Ils décrivaient un désespoir. Ce furent ceux qu'on lui reprocha le plus au moment de son procès.

Il avait refusé de quitter la France. Il possédait chez une amie, inconnue de tous, une retraite dans laquelle il pouvait s'abriter longtemps. L'arrestation de sa mère qu'il adorait l'amena à se constituer prisonnier. Il passa quelque temps au camp de Noisy-le-Sec, puis il fut transféré à Fresnes. Son procès eut lieu le 19 janvier 1945. Il ne dura qu'un après-midi. Le réquisitoire consistait en citations d'articles. Il n'y avait pas de témoins Jacques Isorni prononça une plaidoirie émouvante. L'avocat général s'adressant aux jurés leur donna à choisir entre l'acquiescement et la mort. Ils choisirent la mort. Le recours en grâce fut rejeté. Il y eut, après cette mort, un silence. Tout le monde sembla en sentir l'horreur. Ceux-là mêmes qui l'avaient tant demandée se turent. A partir de ce moment, on ne fusilla plus pour se venger de ce qui avait été écrit.

Je ne vois rien dans les articles de Robert Brasillach pendant cette période que je me sente en devoir de désavouer. On détache dans ces articles des phrases qu'on isole de leur contexte ou dont on dénature le sens. Ce sont les méthodes habituelles de la haine et de la

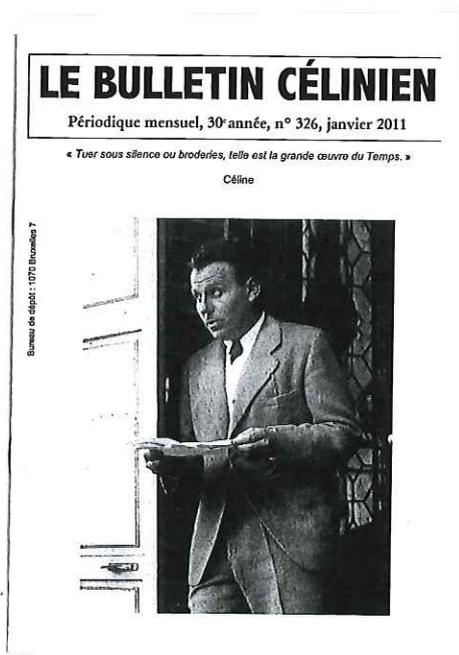
calomnie. On espère par la diffusion de tels extraits dénaturer ce qui fut. En réalité, ceux qui ont connu les années de l'Occupation autrement que par les présentations de la propagande savent qu'il a été la voix de milliers de Français qui pensaient comme lui... Qui repoussaient comme lui, et avec la même fermeté, le terrorisme et le sabotage. Qui demandaient comme lui la sévérité que nous demandons aujourd'hui contre ceux qui en dirigent les coups. Son indignation me paraît naturelle. Elle est la forme de patriotisme de ceux qui préfèrent leur pays à l'image mystique qu'on fabrique de leur pays. C'est à cette forme de patriotisme qu'on a voulu imposer silence en faisant sur lui un exemple. Depuis ce jour, on n'a le droit de servir son pays qu'en marchant au pas derrière la musique.

C'est pourquoi je ne comprends pas davantage l'expression d'« engagement politique » dont on parle souvent à propos de Brasillach. Le fascisme n'était pour lui qu'une certaine attitude. Il représentait pour lui le courage, la loyauté, l'union avec le peuple et l'union de tout le peuple, la santé. Il n'en connaissait pas les doctrines. Il voyait des hommes, une volonté, un peuple dans la politique de rapprochement un avenir. Quand il parlait du fascisme, ce n'était pas chez lui un « engagement politique », c'était une aspiration vers autre chose que l'air fétide que nous avons respiré.

Les événements de 1941 montrèrent l'enjeu véritable de la guerre. Était-ce un « engagement politique » que de regarder la carte, et comment regarder la carte sans être consterné par l'effondrement de l'Allemagne et par l'hégémonie d'une Russie toute-puissante sur une Europe divisée ? L'« engagement politique », il était évidemment le fait de ceux qui acceptèrent par irréflexion ou par prévention cette éventualité redoutable. La refuser, c'était simplement du bon sens. Je ne parviens pas à trouver d'autre mot.

Je ne sais pas ce que Robert Brasillach aurait pensé, ce qu'il aurait écrit s'il avait vécu. Même quand je reconstitue sa pensée, je crains toujours de substituer mes sentiments aux siens. Est-ce moi que je décris ou est-ce lui ? Est-ce un rêve que je fais sur lui ? C'est pourquoi j'ai tant d'hésitations à parler de lui. Je ne veux pas imposer ma voix, et, en même temps, je souffre des choses qui me semblent fausses et qu'on dit parfois de lui. C'est seulement par exception que je puis parler de lui. Je ressens cela comme un devoir, mais aussi comme une sorte d'indélicatesse. Renan disait dans la préface de ses Souvenirs d'enfance et de jeunesse : « Je ne dois pas exposer une mémoire qui m'est sainte aux jugements rogues qui font partie du droit qu'on acquiert sur un livre en l'achetant. » C'est un sentiment que je comprends.

Maurice Bardèche,
Article reproduit dans *Rivarol*, 4 février 2005



*Le Monde. 6 février 1995
cf. Bulletin p. 17 (suite)*

Il y a 50 ans l'exécution de Robert Brasillach

Symbole de la collaboration avec les nazis, Robert Brasillach a été fusillé le 6 février 1945. La photo que nous publions, à côté du récit de Jean-Marc Théolleyre, aurait incité le général de Gaulle à refuser la grâce de l'écrivain. Le chef de la France libre aurait, selon des témoins de l'époque, confondu Jacques Doriot, revêtu de l'uniforme allemand, avec Robert Brasillach, qui, lui, était en civil. C'est la première fois qu'est publié ce document, issu de la collection de Suzanne Bardèche, sœur de l'écrivain. p. 12

BARDECHE, MAMAN, LA BONNE ET MOI

Maurice Bardèche, récemment décédé, était le beau-frère de Robert Brasillach. Il entra dans la collaboration après la Libération, ce qui était pousser très loin l'anticonformisme. Il fallait beaucoup de cran ou d'étourderie à un intellectuel français pour devenir fasciste en 1945. Bardèche raconte, dans *Suzanne et le taudis* (Georges Brassens, 150 F¹), les difficultés matérielles qui suivirent son engagement dans une cause résolument perdue. Chassé de l'Université, des journaux et en fait d'un peu partout, Maurice se trouve bien en peine d'assurer une vie décente à sa femme et à ses enfants, et c'est avec une bonne humeur incassable qu'il leur offre une existence indécente. Le premier logement des Bardèche à Montmartre est surnommé le Taudis. Suzanne, bourgeoise de province, en prend son parti, mais ce n'est pas le même que celui de Maurice, c'est celui de l'amour des enfants, de l'entente avec les commerçants. Cette belle jeune femme fantastique charme tout le quartier, y compris quand son mari se retrouve en prison pour avoir, dans un livre resté célèbre chez les bouquinistes pour son prix prohibitif, critiqué le procès de Nuremberg. C'est bizarrement chez les communistes que Suzanne Bardèche, ex-Brasillach, trouve le plus de compréhension et de secours. Le fasciste et le communiste sont des proscrits naturels, ontologiques ; ils se comprennent et s'entraident comme le bourgeois de gauche et le bourgeois de droite, leurs homologues en meilleure santé physique, morale et financière. Bardèche excelle dans la peinture de la vie de famille d'extrême droite. Règne du désordre total. Il décrit, avec une ironie conviviale, les bonnes bretonnes et les départs en vacances au Canet. Raconte comment une famille de sept personnes peut passer une nuit exquise dans un wagon de troisième classe. Obligés nous sommes de le croire sur parole, puisqu'il n'y a plus de famille de sept personnes ni de troisième classe ! scènes inoubliables où le jeune Antoine Blondin vient porter de l'eau chez les Bardèche pour le bain du dernier-né, où Marcel Aymé s'installe dans le salon des Bardèche dans le seul but de se taire pendant plusieurs heures. Les années cinquante n'ont pas été que celles de Sartre et de Camus, grandes consciences et vastes talents largement commentés par les médias de l'époque. Il y eut aussi, dans les petits appartements des quartiers excentrés, le bal des écrivains maudits. C'est une histoire un peu engloutie aujourd'hui, comme celle des artistes et intellectuels communistes dans les pays de l'Est de 1945 à la chute du Mur de Berlin. Discussions sans fin ni moyens. Soirées d'opprimés avec mauvais vin rouge et mauvaise conscience. *Suzanne et le taudis*, qui ne sera pas réédité - par Plon, son éditeur originel, ou qui que ce soit d'autre - avant 2500 ou 3000², est le récit irremplaçable d'une époque oubliée, condamnée. Je ne prêterai mon exemplaire à personne. Débrouillez-vous !

Patrick Besson
Le Figaro Littéraire n° 17531, 21 décembre 2000

¹ NDLR pour les non-Parisiens : Georges-Brassens est un square où se tient le marché aux livres d'occasions.

² *Suzanne et le taudis* fut réédité en 1990 par les *Editions de Présent*.

Entre Céline et Brasillach

Quels étaient les liens entre les deux écrivains maudits de la Seconde Guerre Mondiale : Céline, le docteur pamphlétaire, le misanthrope ami des pauvres, qui bouffait du juif comme les radicaux bouffaient du catholique mais qui consacra sa thèse universitaire à un médecin israélite génial regrettamment oublié (Simmelweiss) ; et Robert Brasillach, le poète fasciste, celui dont le talent dépassait largement Aragon, sacrifié en bouc émissaire sur l'autel du totem Dogol parce que trop talentueux pour la France gaulchévique ? Ancien secrétaire de rédaction de l'hebdomadaire *Je Suis Partout* (ce qui lui valut une condamnation à perpétuité en 1947 cassée en 1952), ami de Léopold Senghor, Henri Poulain (1912-1987) avait la chance d'être l'ami de ces deux géants de la littérature française de l'entre-deux-guerres. Il rencontrera d'ailleurs sa première épouse Edith au dispensaire de Céline où elle travaillait. Nos amis du *Bulletin Célinien* ont eu l'idée de rééditer un de ses textes de 1964, *La Vraie patrie des entêtés*, suivi d'une contribution de Marc Laudelout, *L'Impossible rencontre* où il fait état des relations souvent houleuses entre ces deux personnalités qui ne s'appréciaient pas du tout. Tout opposait en effet Céline et Brasillach : le premier était un autodidacte, le second un intellectuel bardé de diplômes. Le grand avantage de cette brochure, notamment dans les notes en bas de pages, est de mettre fin à des ragots colportés par nos ennemis ou les « opposants officiels ». Ainsi, Marc-Edouard Nabe en prend pour son grade. Le moucheron binoclard, qui est à Céline ce que l'Olympique de Saint-Etienne est à l'ASSE, avait déclaré dans son livre *Coups d'épée dans l'eau* que « Brasillach a pris Mein Kampf pour la Bible ». Or, voici l'opinion de Brasillach sur le livre de Hitler : « C'est très réellement le chef d'œuvre du crétinisme excité où Hitler apparaît comme une espèce d'instituteur enragé. Cette lecture m'a affligé » (lettre à Jean Dupin, 1935). De même, il tord le cou aux mensonges de la très talmudique Anne Kaplan, dont le père participa au génocide allemand, dans son pamphlet sans grand intérêt *Intelligence avec l'ennemi. Le procès Brasillach* paru chez Gallimard en 2001 : Robert Brasillach était si peu « homosexuel » qu'il avait une tendre amie, Marguerite Cravoisier, et de plus, contrairement à François Mitterrand, Brasillach ne doit pas sa libération de l'oflag aux Allemands mais à Vichy qui lui avait proposé la direction du cinéma officiel, poste où il ne resta en place que quelques jours... Céline, c'est le self-made man, qui a appris la vie dans les tranchées (grièvement blessé en 1914-1918, le maréchal des logis Destouches sera décoré de la croix de guerre et cité deux fois) et au contact des pauvres. Brasillach, c'est l'enfant prodige, élève brillant, normalien, chroniqueur à 22 ans à *L'Action Française*. On comprend qu'il suscite les jalousies des médiocres, tel Jérôme Garcin qui, dans *Le Nouvel Obs'* du 25 octobre 2001, insulte l'écrivain martyr dans le journal où Jean Lacouture fit l'apologie du génocide du peuple khmer. Garcin a de la chance. Il ne mourra jamais fusillé. On fusille les hommes, pas les cloportes... Entre Céline et Brasillach, le malentendu date d'octobre 1932, lorsque le jeune chroniqueur (23 ans !) préfère *Les Loups*, le roman du rival de Céline, le Prix Goncourt Guy Mazeline à *Voyage au bout de la nuit*. Le 11 juin 1936, Brasillach massacre *Mort à Crédit* qu'il juge ennuyeux. Céline éreintera Brasillach dans *Bagatelles pour un massacre...* que Brasillach louera à la page 198 de *Notre avant-guerre* ! Brasillach était cependant choqué par les violentes diatribes antisémites de Céline, considérant le racisme antisémite comme « une folie pure » mais lui propose d'écrire des articles pour *Je suis partout*, ce que Céline déclina. Le 17 février 1939, Brasillach critique le pangermanisme de Céline dans son livre *L'École des cadavres* où il traite notamment Maurras de juif. Brasillach reconnaitra cependant en 1944 la lucidité de Céline quant aux vrais auteurs de guerre et à la nécessité qu'il y avait alors à l'alliance allemande. La guerre voit Brasillach devenir lieutenant d'infanterie en Alsace et Céline médecin à bord du paquebot réquisitionné *Le Chella*. En décembre 1941, Vichy (à savoir l'amiral Darlan) interdit le livre de Céline *Les Beaux draps* : « Ne tirez pas sur le prophète » clame Brasillach dans *Je Suis Partout* du 10 janvier 1942. Céline essaye de contribuer à

l'hebdomadaire, mais Brasillach lui censure la quasi-totalité de ses contributions pour cause de « délire raciste », notamment lors de ses harangues contre les « narbonnoïdes dégénérés », à savoir les Français de souche latine vivant au sud de la Loire... Le 2 août 1943, Céline écrit à Brasillach pour l'avertir, prophète illuminé !, que le peuple français tuera non pas les Allemands mais les gens comme eux. Leur destin va alors diverger. Céline s'enfuit en Allemagne puis se réfugie au Danemark. Brasillach reste. Son ancien camarade de classe Roger Vailland, lui conseille de fuir. « *Ce n'est pas la peine, on va m'arrêter et me fusiller. C'est vrai mais c'est aussi bien comme ça. La boucle est bouclée* ». Il tombera sous les balles gaulchéviques le 6 février 1945. Pour conclure, Marc Laudelout signale que Claude Lorne a été la première et la seule à revendiquer sa préférence pour Brasillach par rapport à Céline. Je conçois Céline comme un illuminé (au sens noble du terme), un mystique de la race aux fulgurances géniales, comme l'a été dans son domaine Adolf Hitler (que Céline n'appréciait pas plus...), mais j'ai un soupçon de préférence pour Brasillach, un militant qui est allé jusqu'à l'holocauste de sa vie pour ses idées.

Henri de Fersan
Le Libre Arverne n°50, 2 octobre 2003

Sartre terrassé par Brasillach

Suétone avait expédié l'affaire en trois mots, *invitus invitam dimisit* (malgré lui, il la renvoya malgré elle), souvent cités comme exemple de concision latine. Irrévérencieux envers « *la belle youtresse/ Bénénice aux cheveux de nuit* », Georges Fourest (1864-1945) lui faisait dire par Titus dans son recueil de poèmes drolatiques *La Négresse blonde*, paru en 1909 (Livres de poche, 1964) : « *J'aime votre face poupinne/ Votre fessier au double mont/ Vos... hélas ! vous êtes youpinne/ Et j'ai peur de Monsieur Drumont* » alors que « *les doctrines antisémite/ Ont fait dans le peuple romain/ (Dieu tout-puissant, vous le permettes !)/ Un épouvantable chemin.* »

Dans son stalag, peut-être le prisonnier de guerre Brasillach se souvint-il de ces vers que son ami Rebatet citait volontiers. Mais il était nourri de Corneille, de Racine, qui tous deux firent une tragédie de l'amour impossible entre l'empereur romain et la reine orientale, et d'ailleurs son humeur ne fut jamais à la dérision. Ce qui l'intéresse, c'est l'affrontement entre le devoir d'Etat et « *le noir soleil de la passion* », entre la *virtus* et la conscience de la nation romaine et la recherche du bonheur, ce bonheur dont l'idée obsédait l'auteur de *Comme le temps passe*, sans doute dans la prescience que sa vie serait si brève – qu'on relise, si on le trouve, *Robert Brasillach ou encore un instant de bonheur* (Laffont, 1987) de notre chère Anne Brassié. Toutefois, ce combat inexpiable se fait sans cris ni clameurs. Ce qui frappe dans *La Reine de Césarée*, c'est la retenue et la pudeur des personnages centraux, l'empathie avec laquelle le dramaturge les campe et les dépeint. Répudiée, renvoyée dans son désert craquelé où elle repartira avec le fidèle Antiochus. Béréenice souffre, mais avec dignité, ce qui n'empêche pas des allusions à la « *race de l'invisible* » dont le temps n'est pas encore venu de gouverner les « *grand empires de l'avenir* ».

En ce 60^e anniversaire de l'exécution de Brasillach mais aussi de la libération des camps et de la capitulation allemande, il fallait beaucoup de courage et d'amour du théâtre à la compagnie que dirige Bernard Lefebvre pour monter *La Reine de Césarée*, et au Théâtre du Nord-Ouest pour la mettre à l'affiche, fût-ce dans son cycle « Justice et Politique ». Le résultat est remarquable. Le texte très littéraire et parfois giralducien, incrusté de citations de Racine ou du *Cantique des Cantiques*, est bien servi par le metteur en scène Bernard Lefebvre et les comédiens qui se distinguent eux aussi par la retenue, le refus de l'emphase et des effets, qu'il s'agisse d'Antiochus (Dominique Vasserot) des amants malheureux (Guy Bourgeois et Hélène Robin), ou du couple-miroir de fiancés, les Romains Phénice (Elise Rouby) et cette « *petite brute* » de Paulin (Djahiz Gil), la première incarnant le romantisme et l'autre l'intransigeance de la jeunesse militante, plaçant Rome *über alles*.

Satisfaction : le soir de la première représentation, la salle était comble – 75 personnes – tandis que la pièce de Sartre donnée simultanément n’attirait que sept pelés et autant de ton dus. Belle revanche du poète de Fresnes sur le Taenia. *Mort sans sépulture*.

Fabrice Vidalin, *Rivarol*, mai 2005

Brasillach et le poteau

Ma lettre ouverte se trompait d’adresse. Le jour même, 21 novembre, où elle paraissait, *La Croix* publiait une « mise au point » que voici en entier : « *Le R. P. Chaillet, qui était absent de Paris lors des manifestations survenues à l’occasion de la représentation de la pièce de Robert Brasillach : « La Reine de Césarée », a été très surpris de voir son nom figurer dans les communiqués de presse rapportant les incidents.* »

Un ecclésiastique manifestait au cri de : « Au poteau ! ». toute la presse parisienne, de *l’Aurore* à *l’Humanité* en passant par *Le Monde*, et même Georges Suffert dans *Témoignage chrétien*, avait « reconnu », c’est son mot, le Père Chaillet. Je crois connaître un peu la presse : je m’y suis pourtant laissé prendre encore une fois. Tous ceux qui racontaient qu’ils avaient « reconnu » le P. Chaillet, et qui en portaient un témoignage public, ne faisaient que recopier un communiqué.

Ma lettre ne concerne donc pas le P. Chaillet il est entièrement hors de cause. J’espère même, et j’exprime le souhait, que, dépassant la neutralité glacée de sa « mise au point », il prenne positivement position contre la haine et pour la réconciliation fraternelle ; qu’il le fasse là où il est, comme nous le faisons là où nous sommes, et comme y invitent l’œuvre dernière et la mort de Robert Brasillach.

Il va sans dire, mais il ira mieux en le disant, que, l’adresse rectifiée, je maintiens ma lettre, à l’intention du prêtre qui manifestait pour envoyer ses frères au poteau, et que n’a point suffisamment comblé la mort de Brasillach dont *L’Express* lui-même, oui, *L’Express*, reconnaît le 21 novembre qu’elle fut « *une sanglante erreur judiciaire qui en a fait un martyr* ». Car Robert Brasillach est mort dans la paix du Seigneur, d’une mort droite et sainte comme chacun de nous peut demander la grâce d’en avoir une. Robert Brasillach accomplit alors sa vie est son œuvre. Ayant regardé la mort en face, il entra dans la paix par l’acceptation et le pardon. Un pardon qu’il a donné à tous ses bourreaux, à tous ceux qui le tuaient, à tous ceux qui douze ans plus tard viennent encore pousser leurs cris de haine et encore réclamer le poteau. Et de même qu’il accomplissait sa vie par le sacrifice suprême accepté et offert, il accomplissait son œuvre, reprenant tant d’admirables esquisses charmantes ou vagabondes, en rassemblant l’essentiel sous une forme définitive, avec une dimension nouvelle, dans la lumière du Christ. Les *Poèmes de Fresnes* brillent au sommet de notre temps, pour sa rémission et son rachat, témoignage d’une âme, signés par le sang.

On ne connaît pas beaucoup les *Poèmes de Fresnes*, ou plutôt on ne veut pas les comprendre, je sais : et on les diffame atrocement, pour détourner les Français de ce message de réconciliation fraternelle lancé au prix du sang, qui traverse comme un éclair nos luttes civiles. Dans *Le Monde* du 19 novembre, c’était l’affreux propos de M. Robert Kemp : « *La publication posthume des derniers écrits, des suprêmes confidences de Brasillach ont (sic) maladroitement montré son obstination dans les sophismes qui l’ont perdu, et son entêtement féroce.* »

Je propose à Maurice Bardèche d’inscrire désormais, à la première page de toutes les éditions des *Poèmes de Fresnes*, cette phrase de M. Kemp écrite après douze ans de réflexion, témoignage exemplaire des haines inépuisables de notre temps, et des mensonges qu’elles fabriquent pour s’en nourrir. Cette phrase suffit à tout expliquer, à tout symboliser, elle fera tout comprendre à la postérité.

Ces « suprêmes confidences » de Brasillach sont une méditation sur la marche au Calvaire et sur l’acceptation de la Croix. Toute sa vie Brasillach avait été hanté par le souci de voir dans l’ennemi un « *fraternel adversaire* », par la recherche de cette essentielle fraternité. Il l’a cherchée sur tous les chemins, il l’a trouvée enfin réalisée et vécue en Dieu, dans le sacrifice et le pardon.

M. Kemp, qui n'est plus jeune, aurait dû se garder d'insulter au « suprêmes confidences » de Brasillach. Il aura besoin de se rappeler leur leçon et peut-être d'invoquer leur intercession à l'heure terrible et toujours prochaine. Car il n'est pas tellement fréquent que les vieux Académiciens sachent mourir mieux que les jeunes fusillés.

Le même jour que M. Kemp, M. Figuéras dans *Combat* invoquait Saint-Exupéry contre Brasillach. Car si l'on veut ôter aux Français Brasillach en le défigurant, on leur ôte aussi, et l'on défigure Saint-Exupéry.

Saint-Exupéry a suffisamment écrit, et avec assez de clarté, ce qu'il pensait du « métier d'otage ». Il a décrit avec un infini respect la situation des Français sous l'occupation, il a dit pourquoi les résistants comme lui entendaient non pas les juger mais leur demander des leçons. Saint-Exupéry a dit, il a écrit son horreur pour l'état d'esprit pourrait survivre encore quatorze années après la fin des combats.

Saint-Exupéry et Brasillach sont frères, et avec eux la réconciliation fraternelle était faite d'emblée. Mais ils sont morts. Il nous reste les Figuéras et les Kemp, qui n'ont voulu entendre les « suprêmes confidences » ni de Brasillach ni de Saint-Exupéry. Il nous reste la haine de tous ceux qui se gargarisent du *poteau*, et qui ne sont encore ni repus ni dégoûtés de l'usage qu'ils en ont fait.

Qu'a-t-il manqué à Brasillach pour que l'on puisse, quatorze ans après la fin des combats, jouer paisiblement en France une tragédie classique retrouvée dans ses papiers ? Je vais le dire.

En 1944, au lieu de se livrer à la justice de son pays, il aurait dû adhérer au Parti communiste, ou simplement à quelqu'une de ces franges progressistes du socialisme ou de la démocratie chrétienne. Il aurait dû approuver l'antisémitisme mais celui de Staline, sous le nom d'« antisionisme ». Il serait aujourd'hui membre de plusieurs Comités et de diverses Ligues, peut-être des organisations qui le dénoncent. La critique dramatique, de *Combat* au *Monde*, vanterait non seulement, son génie littéraire, mais encore son sens aigu de l'histoire. Ne dites pas que c'est une supposition. C'est une expérience déjà faite. Et ceux qui l'ont faite ne pardonneront jamais à Brasillach d'avoir choisi le poteau.

Jean Madiran,
Rivarol n°359, 28 novembre 1957

Brasillach à nouveau

En même temps que je faxais mon dernier papier (sur Robert Brasillach) j'ai reçu au courrier ce morceau remarquable qui crie à l'injustice envers l'un des plus grands écrivains de sa génération.. Je vous le livre tel quel, c'est aussi une leçon du français tel qu'on devrait l'enseigner au lycée. C'est un texte de mon ami Franz. Le voici.

« Dans son essai sur Brasillach, Alice Kaplan se contente d'effleurer l'aspect littéraire du poète assassiné. Que pouvait-on attendre d'une prétendue historienne, de celles qui font chaque matin leurs dévotions devant saint Paxton, et qui prétendent écrier et vous faire avaler notre Histoire ? Évoquant « Comme le temps passe... » elle sombre dans le ridicule le plus achevé, s'appuyant surtout sur d'autres critiques (dont elle ne donne pas la teneur, juste la référence en annexe. Elle massacre le roman, s'enfonçant encore plus quand elle évoque la « Nuit de Tolède », qualifiée de « véritable supplice ». Par charité, disons qu'elle n'en a lu qu'une traduction.

Parce qu'au milieu de cette histoire d'amour, d'un amour simple entre êtres simples, cette « Nuit de Tolède » est peut-être une des plus belles narrations de scène d'amour de toute la littérature. Je n'exagère pas. Évoluant sur un fil, Brasillach passe de la suggestion au réalisme sans à aucun moment tomber dans deux possibles travers : la crainte d'être immoral et la description clinique et glauque. Ce sont des pages « en temps réel », où l'acte est sublimé dans sa durée, palpable, à l'image de tout le roman, où le personnage central est le temps. Mêlant souvenirs personnels et rêves d'enfant, Brasillach offre un hymne aux coups d'horloge. René et Florence ne sont qu'un, frère et sœur, mari et femme, amant et amante, bourgeois et bourgeoise, séparés par ce qui n'est pas un malentendu, mais qui le serait resté, car le jeune séducteur ne pouvait rien pour Florence : il n'était pas René. La tentation, ou, existe. Mais le Paradis de l'enfance reste le plus fort. Tout bouge autour d'eux, la guerre et ses atrocités, le départ pour l'Afrique, les études de Jacques (normalien, comme par

hasard !) les œuvres de Florence, les personnages autour d'eux qui vieillissent tant bien que mal, et les retrouvailles au théâtre, comme pour symboliser la comédie de la vie. Kaplan considère que rien n'est crédible, à commencer par ces retrouvailles « par hasard ». Comme si le hasard avait quoi que ce soit à voir avec cette évidence des deux pôles d'un aimant. Cette pauvre Alice n'a rien compris, car ce genre de relation la dépasse. Elle y voit, dans les rapports de René avec Le Sur ou d'autres camarades de tranchées, un aveu d'homosexualité. Le Sur a trop aimé sa mère, Brasillach aussi, au point de se livrer à ses bourreaux pour qu'elle soit libérée. Mais Le Sur parle de cela comme cause de « déviations ». Syllogisme de base qui explique tout : Brasillach est donc un homo refoulé. Vaste débat, mais débat stérile et totalement hors sujet. C'est une histoire d'amour ponctuée par le temps et la nostalgie, la belle nostalgie. Style somptueux, douces répétitions involontaires. Avec, au milieu d'une poésie en prose qui se souvient du Paradou, quelques pépites, telles que : « ...Paris est le meilleur gardien de ces philtres étranges, qui distribuent à quelques esprits avertis le charme du démodé... » Tout Brasillach est là. Comme tous les grands, il ne peut lui-même être démodé, car il est intemporel. C'est bien la France des années 20 qui défile, mais parce qu'il faut un cadre à cet amour sublime, parce que muet. Sans la moindre emphase. A déguster, comme « Béloukia » de Drieu, par exemple. Dire qu'on a fusillé un poète, dire qu'on a massacré un ange. »

Franz B.

Brasillach fut-il un ange ? Il avait, en tout cas, une science de l'amour (dit « physique ») que sa vie de célibataire bien sage ne nous laisserait pas deviner sans cette magnifique « *Nuit de Tolède* » - in « *Comme le temps passe* » - Et si Madame Kaplan y voit un « véritable supplice », elle ne devrait pas éprouver beaucoup de plaisir à ses étreintes dans sa vie privée. On espère pour elle qu'elle aura au moins une fois rencontré René. Mais laissons là cette frigide, et regardons venir le printemps. Les feuilles des hortensias sont toutes neuves, les touffes de primevères de toutes les couleurs brodent les plates-bandes (pardon Monsieur Kerouac), et j'ai entendu ce matin le « tip-hui-tip » des huppes. Les hérissons sont déjà sortis de leurs tanières hivernales.

Hélas, ce n'est pas le printemps partout. Nathan propose en livre de lecture courant des inepties qui vont jusqu'à cette histoire de sorcière qui se parfume à la diarrhée et au vomi. Comme je vous le dis, j'ai vu cette offre dans les mains d'un petit garçon de neuf ans. Chez Bayard-jeunesse, un livre à la charmante couverture promet « *La princesse racontée par les peintres* ». Une bonne idée d'initiation à la peinture, et des reproductions excellentes, mais pourquoi faut-il que cinq de ces princesses soient entièrement nues et deux partiellement ?

Peut-on considérer comme le prototype d'une princesse la « Danaë » de Rembrandt avec la bonne cinquantaine inscrite sur sa figure, et son sexe foncé sous un ventre démusclé ? Ah bien sûr, elle a des bracelets de pierres précieuses (« pou' se p'otéger du f'oid » comme chante Henri Salvador). Sans doute est-ce aussi pour se protéger du froid que Psyché se voile d'une ceinture de perles chez Jacopo Zucci en découvrant en Eros dont une rose cache modestement sa virilité.

« *L'Angélique* » de Toussaint Dubreuil est si imbriquée avec le corps également en nu intégral de son amant qu'on n'a aucun risque d'ignorer leur passe-temps... Autour de celles-là et autres quelques princesses richement et strictement vêtues, telles Diana (oui celle-ci) et deux amours de petites filles. Que dire, si l'on ne veut pas passer pour une vieille bégueule ? Sinon que d'habit fait bien le moine et les riches vêtements la princesse, au moins pour les petits enfants à qui s'adresse le livre. Cette triste Anne de Clèves de Holbein le jeune a beau ressembler à une jument (c'est son mari le roi Henry VIII qui le dit), la richesse de sa robe et de sa coiffe ne laissent pas de doute : c'est bien une princesse.

Les parents des enfants qui ont ce livre entre les mains sont-ils choqués ? J'aimerais bien le savoir. Pour ma part, j'estime ces nus déplacés ici, dans un livre attirant et destinés (hélas) à des enfants... La parole est à vous, parents !

Marie-Claude Monchaux,
Le Libre Journal n° 403, 24 mars 2007

« Une féerie sulfureuse »

La chose la plus valable qu'on ait dite sur Céline, nous la devons à Robert Brasillach : « C'est un prophète ». Il en a la transe, la puissance incantatoire, les illuminations, le souffle, la naïveté, l'intransigeance, les coquetteries, les imprécations, les attendrissements. Par-dessus tout, il remplit la fonction essentielle du prophète qui n'est point tant de vaticiner quant au futur, ou de bombyciner dans l'éternel, que de prendre la mesure de son temps, de lui donner son expression totale, de le pouvoir, en quelque sorte, d'une conscience.

Ce que Montaigne et Rabelais ont fait pour la Renaissance, Pascal pour le Grand Siècle, Lucrèce pour la Rome des premiers âges, Céline l'a fait pour notre époque, à nous, laquelle compte assurément, elle aussi, parmi les années décisives de l'histoire. Et si l'on veut apprécier toute l'ampleur du génie célinien, il n'est que de se représenter ce que serait notre univers – et non point seulement littéraire – si Céline en était absent. Si ne s'élevaient point, au centre du plus grand tumulte de tous les temps, les sarcasmes, les ricanements, les plaintes, le rire, le discours et le chant de Bardamu. Discours et chant, voilà deux mots qui surprennent, peut-être. On n'en voit guère de meilleurs, de plus justes, pour dire les deux composantes du génie célinien. Ce qui fait la valeur, en effet, de *L'Église*, comme du *Voyage au bout de la nuit*, de *Bagatelles* pour un massacre, comme de *Mort à crédit*, c'est, d'une part, une sorte de constant bavardage sur le train général du monde et particulièrement de la France considérée en la personne du narrateur, et c'est, d'autre part, une éloquence aux modulations ensorcelantes. Distinction peut-être arbitraire. Comment déterminer, dans l'œuvre célinienne, ce qui revient à la lucidité de l'intelligence et ce qui procède des vertus de la forme ? Dans quelle mesure celles-ci n'informent-elles point celle-là, et réciproquement ? C'est une question que l'on peut se poser à propos de tous les grands écrivains. Le génie est un. Le rythme de la pensée et celui de l'expression presque toujours sont inséparables. A une certaine hauteur dans l'inspiration à partir d'une certaine intensité intérieure, l'objet de l'expression et son expression même se confondent. Chez Céline, comme chez les maîtres, le style est aussi bien dans la cadence de la pensée que dans les dispositions de la phrase.

Qu'on ne s'y trompe pas ! Ce style, si désobligeant d'apparence, est de riche substance française. Sous les ornements de l'argot – précocités à rebours – se développe une architecture nourrie par plusieurs siècles de tradition. L'éloquence de Bardamu (et même sa rhétorique célinienne) se réclame du courant qui, à travers Proudhon, Michelet et Molière, rejoint la profonde éloquence de Panurge et celle des chroniqueurs qui furent les premiers artisans du langage français. Le choix des mots, en ceci, n'est que secondaire. Et ce n'est pas parce que Céline emploie un vocabulaire dit rabelaisien qu'il peut se réclamer de la filiation pangruélide. C'est dans le mouvement intérieur, c'est dans le rythme, c'est dans la démarche créatrice que l'on reconnaît de tels héritages. De même que l'héritier d'une lignée illustre se reconnaît dans le geste ou dans le caractère, et non dans les « bijoux de famille ». Lorsque Ferdinand s'écrit, entre deux interjections d'argot : « *J'ai vu foncer sur nos malheurs toutes les tornades d'une Rose des Vents* », on peut tirer son chapeau devant l'écrivain qui a parfait cette phrase. Il est de bonne race.

C'est le même qui écrit : « *Je reste au mieux avec les musiques, les petites bêtes, l'harmonie des sommes, le chat, son ronron.* » Dans un moment d'abandon, Céline nous a livré ainsi la clé de lui-même et de son génie. Ce prophète de colère est un tendre. Ce satirique aux fureurs vengeresses est un sentimental. Sous les bouillonnements de l'invective, il coule, dans le génie célinien, un fleuve de bénignité. A cet égard, son dernier ouvrage, *Guignol's band*, est on ne peut plus révélateur. Il est malaisé d'porter sur lui un jugement définitif. Le livre qui vient de paraître est le premier volume seulement de l'ouvrage, qui comptera trois. Par surcroît, l'écrivain nous avertit, dans une préface qui est un chef-d'œuvre d'insolence et d'astuce, que nous risquons fort de nous tromper si nous nous laissons entraîner à le juger dès aujourd'hui. Mais *Guignol's band* nous apporte assez de choses déjà pour que nous soyons touchés par la ferveur singulière qui échauffe ces mémoires d'un temps aboli. On dit bien mémoires. Car *Guignol's band* a beau se présenter à nous sous la forme d'un roman, il est trop certain

que le souvenir se mêle ici à la fiction pour que nous ne soyons pas sensibles aux voix qui s'y accrochent dans un chant nostalgique et cordial dédié aux puissances invincibles de la vie. Voix de la misère et de la peur, voix de la sensualité et de l'ivresse, voix de l'ironie, voix du désespoir, voix de la pitié surtout. Une immense pitié pour ces hommes, voilà ce qui nourrit ces longues confidences, parfois maladroites, balbutiantes, trébuchantes comme celle d'un écrivain tout à coup abandonné par son génie, parfois horribles, presque infernales, mais toujours poignantes, et qui nous restituent, avec une poésie accablante, les bas-fonds londoniens en 1917. Dans le brouillard et dans la suie, entre les docks sans fins supportant des montagnes de café, d'oranges ou de caoutchouc, les hôpitaux surpeuplés, les tavernes étouffantes, surgit un peuple de souteneurs et de filous, d'usuriers, de docteurs et de stropiats sur lesquels passent par bouffées les sirènes des navires et la musique des pianos mécaniques. Certains lecteurs de *Guignol's band* regretteront peut-être de ne pas retrouver le Céline revendicateur et polémiste des *Bagatelles pour un massacre*. D'autres seront agacés par cette prose provocante, volontairement désarticulée, meurtrie de cent mille points de suspension singulièrement désobligeants en effet. Mais personne ne pourra récuser l'extraordinaire puissance d'envoûtement de cette féerie sulfureuse où les recettes shakespeariennes se trouvent accommodées par Rimbaud.

Texte anonyme paru dans le Bulletin « *Toison d'Or* » (avril – mai 1944)
Repris in *Le Bulletin Célinien* n° 241, avril 2003

12 / LE MONDE / DIMANCHE 5 - LUNDI 5 FÉVRIER 1995

HORIZONS

HISTOIRE

L'exécution de Robert Brasillach

Il y a cinquante ans, l'écrivain, symbole de la collaboration avec les nazis, était exécuté au fort de Montrouge

Le 6 février 1945, *Le Monde*, daté du 7, publiait l'information suivante : « Robert Brasillach a été fusillé ce matin. Le condamné a été réveillé vers 7 h 30 dans sa cellule de la prison de Fresnes par M. François-substitut qui représentait le procureur de la République. Le magistrat était accompagné de M. Reboul, commissaire du gouvernement qui requit la peine capitale, de M. Raoult, juge d'instruction accompagné de son greffier M. Linker, de M. Jacques Isorni, défenseur de Brasillach, et du docteur Paul, médecin légiste.

« Robert Brasillach a appris avec sang-froid que sa grâce était rejetée puis, après s'être confessé, il s'est acheminé vers la voiture cellulaire. Avant d'y prendre place, il a déclaré à son avocat : « C'est aujourd'hui le 6 février, un anniversaire. Vous penserez à moi et aux autres » [Référence à la manifestation de l'extrême droite contre le Palais-Bourbon le 6 février 1934 qui se solda par une vingtaine de morts]. « Parvenu au fort de Montrouge où l'exécution devait avoir lieu, il demanda à s'entretenir brièvement avec M. Reboul, commissaire du gouvernement. « Vous avez fait votre devoir, dit-il, moi j'ai agi pour ma patrie. Dieu nous jugera. »

« Enfin, conduit au poteau d'exécution, il repoussa le bandeau qu'on lui tendait et, avant que la sape n'éclatât, il cria : « Courage : Vive la France ! Il était exactement 9 h 30. Le corps de Robert Brasillach a été inhumé au cimetière de Thiais. »

Ainsi s'achevait tragiquement la vie d'un homme de trente-six ans,

Mouvement de libération nationale (MLN), réclame des têtes. C'est celui où Jacques Duclos exprime les exigences du Parti communiste : « Il faut juger avec une haine sacrée. »

Contrairement à un Louis-Ferdinand Céline, à un Abel Bonnard, Robert Brasillach n'a pas cherché dans la fuite à Sigmaringen un hypothétique salut. S'il s'est caché à Paris durant quelques semaines, il s'est livré le 14 septembre, dès qu'il sut que des membres de sa famille avaient été arrêtés à sa place.

Lorsque son procès s'ouvre devant la cour de justice de la Seine le 19 janvier 1945, à 13 heures, le général de Gaulle vient de gracier Henri Béraud, condamné à mort par cette même juridiction, le 29 décembre 1944. De son côté, Charles Maurras va s'entendre reconnaître des circonstances atténuantes par la cour de justice du Rhône, le 27 janvier 1945. Dans la grande salle de la cour d'assises, au palais de justice de Paris, Robert Brasillach est seul à occuper ce box où ne paraîtront qu'en novembre 1946 les autres « grandes plumes » de *Je suis partout*, Pierre-Antoine Cousteau, Claude Jeantet et Lucien Rebatez, qui tous trois se retrouveront un jour libres. Il a pour avocat Jacques Isorni. Le président est M. Vidal, conseiller à la cour d'appel de Paris. Il est entouré de quatre jurés. Ceux-ci, conformément à l'ordonnance du 28 novembre 1944 qui a institué les cours de justice, ont été choisis sur une liste établie par des commissions comprenant un magistrat et deux délégués des comités départementaux de Libération.

De l'homme, les débats apprendront peu de chose. Il est né en 1909 à Perpignan. Il a été un bril-

lant de Nuremberg ; celui qui, comme son journal, rejeta en 1938 toute idée de guerre pour « l'inévitable Tchecoslovaquie », comme, dans *L'Œuvre*, Marcel Déat refusait de « mourir pour Dantzig ».

Contre Béraud, il n'y avait que des pamphlets exprimant une haine viscérale, maladie, de l'Angleterre. Contre Brasillach, il y a des articles beaucoup plus redoutables. Depuis dix ans, l'auteur des *Sept couleurs* prône un nationalisme qui le subjugue. Falt prisonnier en 1940, il a été libéré à la demande du gouvernement de Vichy. Il a repris sa place à *Je suis partout* dès avril 1941. Les nazis sont là. Il s'affiche avec eux.

La fin tragique d'un homme de trente-six ans riche de tous les talents devenu un inconditionnel du national-socialisme

Dès septembre 1941, il demande sans fioritures la mort des « traîtres » Reynaud, Mandel, Blum : « Il a pu y avoir, quelque condamnable qu'il ait été, beaucoup de chaleur humaine autour de Jaurès. Que voulez-vous qu'il y ait autour de Reynaud ou de Blum ? Qui a jamais eu envie de mourir pour Reynaud ou pour Blum ? On les laissera crever sans sourcilier, qu'on se se rassure. Mais c'est urgent. »

L'ACCUSATION n'a que l'embarras du choix. Le commissaire du gouvernement cite les plaidoyers pour la Légion des volontaires français, la LVF, sur le front de l'Est, les appels

garder les petits. » Le 11 avril de la même année, la profession de foi était réitérée : « La collaboration ? C'est trop peu dire que nous voulons d'elle et le mot, si beau qu'il soit, puisqu'il signifie le travail en commun, est peut-être trop usé avant d'avoir servi faute d'avoir été bien défini. Ce que nous voulons, autant que cela dépend de nous, ce n'est pas la collaboration, c'est l'Alliance. »

Comment se défendre ? Brasillach dit : « On prend des phrases, les plus violentes, celles que rien n'explique parce qu'on a supprimé tout ce qui pourrait les expliquer. » Sur le fond, il ne se renie pas. Oui, il a été partisan de la collabora-

tion laisse en paix. Va-t-on revenir à charge sa qualité d'administrateur de la librairie Rive gauche, fief de toutes les publications de la collaboration ? Il rétorque que cette librairie exposait aussi des livres de Louis Aragon et d'Elsa Triolet.

Il se défend mais il est assez lucide pour être sans illusion. Alors, il a cette adresse à ses juges : « Sans doute la cour pourrait se demander si je regrette ce que j'ai écrit. Si je répondais que je le regrette, vous penseriez tous que je cherche à sauver ma peau et vous me mépriserez à bon droit. Je vous dirai donc que j'ai pu me tromper quant à certains faits ou quant à certaines personnes. Mais je n'ai rien à regretter de l'intention qui m'a fait agir. Je ne puis rien regretter de ce que j'ai été moi-même. »

A 18 heures, cinq heures après l'ouverture du débat, l'arrêt était rendu. La cour de justice de la Seine suivait sans états d'âme les réquisitions de M. Reboul, commissaire du gouvernement. Robert Brasillach était condamné à mort. Du malgre public cantonné au fond de la salle, une voix lança : « C'est une honte ! » Brasillach se tourna vers ce public d'où était parti le cri pour répliquer : « Non : c'est un honneur. »

Il accepta de signer un pourvoi en cassation vite rejeté. Restait le recours en grâce. C'est à Charles de Gaulle, président du Gouvernement provisoire de la République française, qu'il revenait de l'examiner et d'exercer ce pouvoir régali duquel dépendait, en cette occurrence, une mort bientôt consommée ou la poursuite d'une vie. Le chef du gouvernement provisoire avait – nous l'avons vu – grâcié, le 4 janvier 1945, Henri Béraud pour lequel s'étaient mobili-

l'Angleterre en esclavage ?, avait-il intitulé un de ses brûlots), celle qu'il nourrissait à l'endroit des Allemands n'était pas moindre. Mais pour ses juges, il n'y avait sans doute pas que le dossier proprement dit, réunissant non sans mal des écrits dans lesquels on pouvait difficilement voir des intelligences avec l'ennemi. Béraud, c'était pour bien des résistants hommes de gauche le pamphlétaire acharné à la perte de Roger Salengro, ministre de l'intérieur du Front populaire. Et celui-ci devait se donner la mort, désespéré de n'avoir pu convaincre ses adversaires qu'il n'avait été durant la guerre de 1914-1918 ni le déserteur ni le lâche dépeint par l'extrême droite. Ces brutalités sans mesures ni regrets remontaient à moins de dix ans de 1945.

FRANÇOIS MAURIAC s'en mêla. Dans *Le Figaro* du 4 janvier 1945, il écrivait à propos de la condamnation de Béraud : « Au vrai, tout Paris sait bien que ce jugement est inique. Qu'on déshonore et qu'on exécute comme traître un écrivain français qui n'a pas trahi et qu'on le dénonce comme ami des Allemands alors que jamais il n'y eut entre eux le moindre contact et qu'il les haïssait ouvertement, c'est une injustice contre laquelle aucune puissance au monde ne me défendra de protester. »

En faveur de Robert Brasillach, l'argumentation ne pouvait être la même. Cinq jours après la condamnation du 19 janvier 1945, Mauriac, à qui ses appels à la clémence de ce temps-là vaudraient le surnom de « saint François des Assises », signala, dans *Le Figaro* du 24 janvier, un texte où l'on pouvait lire : « Pour son honneur, le

(suite p. 26)

ILS ONT PARLE DE BRASILLACH

Le lendemain, je passais à la rédaction de *Je Suis Partout*. Presque tous mes amis parisiens y travaillaient ou gravitaient autour. Cela remontait assez loin. Lorsque j'étais monté à Paris pour faire mes classes préparatoires, à dix-sept ans, je n'y connaissais personne. J'étais entré à Janson-de-Sailly comme interne ; Moreau m'avait alloué une petite somme mensuelle, à condition que j'aie de bonnes notes, et j'étais relativement libre ; après le cauchemar carcéral des trois années précédentes, il en aurait fallu moins pour me tourner la tête. Pourtant, je me tenais bien, je ne faisais pas de bêtises. Après les cours, je filais vers la Seine farfouiller chez les bouquinistes, ou je rejoignais mes camarades dans un petit troquet du quartier Latin, pour boire du gros rouge et refaire le monde. Mais ces camarades de classe, je les trouvais plutôt ternes. Presque tous appartenaient à la haute bourgeoisie et se préparaient à suivre aveuglément les traces de leurs pères. Ils avaient de l'argent, et on leur avait appris très tôt comment était fait le monde et quelle y serait leur place : la dominante. Envers les ouvriers, ils ne ressentaient que du mépris, ou de la peur ; les idées que j'avais ramenées de mon premier voyage en Allemagne, que les ouvriers faisaient autant partie de la Nation que la bourgeoisie, que l'ordre social devait être arrangé organiquement à l'avantage de tous et pas seulement de quelques nantis, que les travailleurs devaient se voir non pas réprimer mais plutôt offrir une vie digne et une place dans cet ordre afin de contrer les séductions du Bolchevisme, tout cela leur restait étranger. Leurs opinions politiques étaient aussi étroites que leur sentiment des bienséances bourgeoises, et il me paraissait encore plus inutile d'essayer de discuter avec eux du fascisme ou du national-socialisme allemand (qui venait juste, en septembre de cette année-là, de remporter une victoire électorale écrasante, devenant ainsi le second parti du pays et envoyant des ondes de choc à travers l'Europe des vainqueurs) que des idéaux des mouvements de jeunesse prêchés par Hans Blüher. Freud, pour eux (s'ils en avaient entendu parler), était un érotomane, Spengler un Prussien fou et ratiocinant, Jünger un belliciste flirtant dangereusement avec le Bolchevisme ; même Péguy leur était suspect. Seuls quelques boursiers de province semblaient un peu différents, et ce fut surtout autour d'eux que je gravitai. Un de ces garçons, Antoine F., avait un frère aîné à l'ENS, là où j'avais rêvé de faire mes études, et ce fut lui qui m'y mena pour la première fois, y boire du grog et discuter de Nietzsche et de Schopenhauer, que je découvrais, avec son frère et ses camarades de thurne. Ce Bertrand F. était un *carré*, c'est-à-dire un étudiant de seconde année ; les meilleures thurnes, avec divans, gravures au mur et poêle, étaient pour la plupart occupées par les *cubes*, les étudiants de troisième année. Un jour, passant devant une de celles-ci, je remarquai une inscription grecque peinte sur le linteau : « Dans cette thurne travaillent six beaux et bons (*hex kaloi kagathoi*) – et un certain autre (*kai tis allos*) ». La porte était ouverte, je la poussai et demandai en grec : « Et qui donc est cet autre ? » Un jeune homme au visage rond leva ses lunettes épaisses de son livre et répondit dans la même langue : « Un Hébreu, qui ne sait pas le grec. Et toi, qui es-tu ? » - « Un Allemand qui sait le grec ? » - « Quelle meilleure langue pour parler avec un Français ? » Il éclata de rire et se présenta : c'était Robert Brasillach. Je lui expliquai que j'étais en fait à moitié français, et vivais en France depuis 1924 ; il me demanda si j'étais retourné en Allemagne depuis, et je lui parlai de mon voyage de l'été ; bientôt nous causions du national-socialisme. Il écouta attentivement mes descriptions et mes explications. « Repasse quand tu veux, dit-il à la fin. J'ai des amis qui seront heureux de te rencontrer. » Par lui, je découvris un autre monde, qui n'avait rien à voir avec celui des futurs commis de l'Etat. Ces jeunes gens-là cultivaient des visions de l'avenir de leur pays et de l'Europe dont ils disputaient âprement, tout en les nourrissant d'une riche étude du passé. Leurs idées et leurs intérêts fusaient dans toutes les directions. Brasillach, avec son futur beau-frère Maurice Bardèche, étudiait avec passion le cinéma et me le fit découvrir, pas seulement celui de Chaplin ou de René Clair, mais aussi Eisenstein, Lang, Pabst, Dreyer. Il m'introduisit dans les bureaux de *L'Action Française*, à leur imprimerie, rue Montmartre, une belle

maison étroite avec un escalier Renaissance, pleine du fracas des rotatives. Je vis quelques fois Maurras, il n'arrivait que tard, vers onze heures du soir, à moitié sourd, amer, mais toujours prêt à ouvrir son cœur et en déverser la bile contre les marxistes, les bourgeois, les républicains, les Juifs. Brasillach, à cette époque-là, était encore complètement sous sa coupe, mais la haine obstinée de Maurras pour l'Allemagne formait pour moi un obstacle incontournable, et Robert et moi nous querellions souvent à ce sujet. Si Hitler parvenait au pouvoir, affirmai-je, et unissait le travailleur allemand à la classe moyenne, contant définitivement le péril rouge, et si la France faisait de même, et si les deux réunis parvenaient à éliminer l'influence pernicieuse des Juifs, alors le cœur de l'Europe, à la fois nationaliste et socialiste, formerait, avec l'Italie, un bloc d'intérêts communs invincible. Mais les Français pataugeaient encore dans leurs intérêts de petits courtiers et leur revanchisme attardé. Bien entendu, Hitler balayerait les clauses iniques de Versailles, c'était une pure nécessité historique ; mais si les forces saines de la France pouvaient de leur côté liquider la République corrompue et ses marionnettistes juifs, alors une alliance franco-allemande ne serait pas seulement une possibilité, mais deviendrait une réalité inévitable, une nouvelle Entente européenne qui rognerait les ailes des ploutocrates et des impérialistes britanniques, et qui serait bientôt prête à affronter les bolcheviques et à ramener la Russie au sein du concert des nations civilisées (comme on le voit, mon voyage d'Allemagne avait bien servi mon éducation intellectuelle ; Moreau aurait été épouvanté s'il avait su le parti que je tirais de son argent). Brasillach, en général, était d'accord avec moi : « Oui, disait-il, l'après-guerre est déjà finie. Nous devons faire vite si nous voulons éviter une autre guerre. Ce serait un désastre, la fin de la civilisation européenne, le triomphe des barbares. » La plupart des jeunes disciples de Maurras pensaient de même. L'un des plus brillants et corrosifs d'entre eux était Lucien Rebatet, qui tenait la critique littéraire et cinématographique de *L'Action Française* sous le nom de François Vinneuïl. Il avait dix ans de plus que moi, mais nous nous liâmes rapidement, rapprochés par son attirance pour l'Allemagne. Il y avait aussi Maxence, Blond, Jacques Talagrand qui devint Thierry Maulnier, Jules Supervielle, et beaucoup d'autres. Nous nous retrouvions à la brasserie *Lipp*, lorsque quelqu'un avait les poches pleines, sinon à un restaurant pour étudiants du quartier Latin. Nous discussions fiévreusement de littérature et cherchions à définir une littérature « fasciste » : Rebatet proposait Plutarque, Corneille, Stendhal. « Le fascisme, lança un jour Brasillach, est la poésie même du XX^e siècle », et je ne pouvais qu'être d'accord avec lui : fasciste, fascio, fascination (mais plus tard, devenu plus sage ou prudent, il discernait le même titre au communisme).

Au printemps 1932, lorsque je réussis mon concours, la plupart de mes amis normaliens terminaient leurs études ; après l'été, ils se dispersèrent à travers la France, qui pour faire son service militaire, qui pour prendre le poste d'enseignant qu'on lui avait attribué. Je passait de nouveau les vacances en Allemagne, alors en pleine effervescence : la production allemande était tombée à la moitié du niveau de 1929, et Brüning gouvernait, avec le soutien de Hindenburg, à coups de décrets d'urgence. Une telle situation ne pouvait perdurer. Ailleurs aussi, l'ordre établi vacillait. En Espagne, la monarchie avait été renversée par une cabale de francs-maçons, de révolutionnaires et de curés. L'Amérique était presque à genoux. En France, les effets directs de la crise se faisaient moins sentir, mais la situation n'était pas rose, et les communistes menaient discrètement et obstinément leur travail de sape. Sans le dire à personne, je posai ma candidature au NSDAP, section *Ausland* (pour les *Reichsdeutschen* vivant à l'étranger), et fus rapidement accepté. Lorsque j'entrai à l'ELSP, à l'automne, je continuai à voir mes amis de Normale et de l'Action Française, qui montaient régulièrement passer le week-end à Paris. Mes camarades de classe restaient à peu près les mêmes qu'à Janson, mais à ma surprise je trouvais les cours intéressants. C'est aussi vers cette époque, sans doute sous l'influence de Rebatet et de son nouvel ami Louis Destouches, à peine célèbre (le *Voyage* venais de sortir, mais l'enthousiasme n'avait pas dépassé le cercle des initiés, et Céline se plaisait encore à fréquenter les jeunes gens), que je me passionnai pour la musique française pour clavier, qu'on commençait à redécouvrir et à jouer ; avec Céline, j'allai écouter Marcelle Meyer ; et je regrettais plus amèrement que jamais ma paresse et ma légèreté, elles qui m'avaient fait si vite abandonner le piano. Après le Nouvel An, le

président Hindenburg invita Hitler à former un gouvernement. Mes camarades de classe tremblaient, mes amis attendaient de voir, j'exultais. Mais tandis que le Parti écrasait les Rouges, balayait les ordures de la plouto-démocratie, et pour finir dissolvait les partis bourgeois, je restais bloqué en France. Il s'agissait, devant nos yeux et à notre époque, d'une véritable révolution nationale, et je ne pouvais que la suivre de loin, par les journaux et les actualités au cinéma. En France cela bouillonnait aussi. Beaucoup allèrent voir sur place, tous écrivaient et rêvaient d'un pareil redressement pour leur pays. On prenait contact avec les Allemands, des Allemands officiels maintenant, qui appelaient de leurs vœux un rapprochement franco-allemand ; Brasillach me présenta à Otto Abetz, l'homme de von Ribbentrop (à cette époque encore conseiller au Parti pour les Affaires étrangères) : ses idées ne différaient pas de celles que j'exposais depuis mon premier retour d'Allemagne. Mais, pour beaucoup, Maurras restait un obstacle ; seuls les meilleurs reconnaissaient qu'il était temps de dépasser ses vaticinations hypocondriaques, et même eux, son charisme, la fascination qu'il exerçait les tenaient, ils hésitaient. En même temps l'affaire Stavisky révélait au grand jour les dessous policiers de la corruption au pouvoir et redonnait à l'Action Française une autorité morale qu'elle n'avait plus connue depuis 1918. Tous cela prit fin le 6 février 1934. En vérité ce fut une affaire confuse : j'étais aussi dans la rue, avec Antoine F. (entré en même temps que moi à l'ELSP), Blond, Brasillach, quelques autres. Des Champs-Élysées, nous entendîmes vaguement des coups de feu ; plus bas, au niveau de la Concorde, des gens couraient. Nous passâmes le reste de la nuit à marcher dans les rues, scandant des slogans quand nous croisions d'autres jeunes gens. Nous n'apprîmes que le lendemain qu'il y avait eu des morts. Maurras, vers qui tout le monde s'était instinctivement tourné, avait baissé les bras. Toute l'affaire n'avait été qu'un pétard mouillé. « Inaction française ! » écumait Rebatet, qui ne pardonna jamais à Maurras. Moi, ça m'était égal : ma décision était en train de prendre forme et je ne me voyais plus d'avenir en France.

Ce fut justement sur Rebatet que je tombai à *Je Suis Partout*. « Tiens ! Un revenant. » - « Comme tu me vois, rétorquai-je. Il paraît que tu es célèbre, maintenant. » Il écarta les bras et fit une moue : « Je n'y comprends rien. Pourtant je me suis creusé la tête pour être sûr de n'oublier personne dans mes invectives. Au début d'ailleurs ça marchait : Grasset m'a refusé le bouquin parce que *j'insultais trop d'amis de la maison*, comme il a dit, et Gallimard voulait y faire des coupes sombres. Finalement c'est ce Belge qui me l'a pris, tu te souviens, celui qui imprimait Céline ? Résultat : il a fait fortune et moi aussi. A *Rive gauche*, quand je suis allé faire des dédicaces, on aurait cru que j'étais une star de cinéma. En fait, il n'y a que les Allemands qui n'ont pas aimé. » Il me jeta un regard soupçonneux : « Tu l'as lu ? » - « Pas encore, j'attends que tu me l'offres. Pourquoi ? Tu m'insultes aussi ? » Il rit : « Pas autant que tu le mérites, salope de Boche. De toute façon, tout le monde te croyait mort au champ d'honneur. On va boire un coup ? » Rebatet avait rendez-vous un peu plus tard, près de Saint Germain, et m'amena au *Flore*. « Ça m'amuse toujours d'aller mater la sale gueule de nos *antifascistes* de service, surtout quand ils me voient. » Lorsqu'il entra, en effet, on lui darda des regards noirs ; mais plusieurs personnes aussi se levèrent pour le saluer. Lucien, visiblement, jouissait de son succès. Il portait un costume clair, de bonne coupe, et un nœud papillon à pois un peu de travers ; une crête de cheveux ébouriffés couronnait son visage étroit et mobile. Il choisit une table sur la droite, sous les vitres, un peu à l'écart, et je commandai du vin blanc. Lorsqu'il sortit de quoi se rouler une cigarette, je lui en offris une hollandaise, qu'il accepta avec plaisir. Mais même lorsqu'il souriait, ses yeux demeuraient soucieux. « Alors, raconte », lança-t-il. On ne s'était pas vus depuis 1939, il savait simplement que j'étais à la SS : je lui parlai rapidement de la campagne de Russie sans entrer dans les détails. Il écarquilla les yeux : « T'étais à Stalingrad, alors ? Eh bien merde. » Il avait un regard étrange, un mélange de crainte et d'envie peut-être. « T'as été blessé ? Fais voir. » Je lui montrai le trou et il eut un long sifflement : « On peut dire que t'es verni, dis donc. » Je ne répondis rien. « Robert va en Russie, bientôt, continua-t-il. Avec Jeantet. Mais c'est pas la même chose. » - « Qu'est-ce qu'ils vont faire ? » - « C'est un voyage officiel. Ils accompagnent Doriot et Brinon, ils vont inspecter la Légion des volontaires français, du côté de Smolensk je crois. » - « Et comment va Robert ? » - « Justement, on est un peu fâchés, ces jours-ci. Il est devenu carrément

pétainiste. S'il continue comme ça, on va le foutre hors de JSP. » - « C'est à ce point-là ? » Il commanda deux nouveaux verres et je lui donnais une autre cigarette. « Écoute, cracha-t-il avec hargne, ça fait un moment que tu n'es pas venu en France : crois-moi, ça a bien changé. Ils sont tous comme des chiens affamés, à se disputer les bouts du cadavre de la République. Pétain est sénile, Laval se comporte pire qu'un Juif, Déat veut faire du social-fascisme, Doriot du national-bolchevisme. Une chienne n'y retrouverait plus ses chiots. Ce qui nous a manqué, c'est Hitler. Voilà le drame. » - « Et Maurras ? » Rebatet fit une moue de dégoût : « Maurras ? C'est l'Action marrane. Je l'ai bien arrangé, dans mon bouquin ; paraît qu'il en était vert. Et puis je vais te dire autre chose : depuis Stalingrad, c'est la débandade. Les rats se barrent. T'as vu les graffitis ? Pas un vichyste qui n'ait un résistant ou un Juif chez lui, comme assurance-vie. » - « On n'est pas finis, pourtant. » - « Oh, je le sais bien. Mais que veux-tu ? C'est un monde de lâches. Moi, j'ai fait mon choix, et je ne le renierai pas. Si le bateau coule, je coule avec. » - « À Stalingrad, j'ai interrogé un commissaire, qui m'a cité Mathilde de la Mole, tu te souviens, dans *Le rouge et le noir*, vers la fin ? » Je lui répétais la phrase et il partit d'un grand éclat de rire : « Ah, ça c'est raide. Il te l'a sorti en français ? » - « Non, en allemand. C'était un vieux bolchevique, un militant, un type très fort. Il t'aurait plu. » - « Qu'est-ce que vous en avez fait ? » Je haussai les épaules. « Excusez-moi, dit-il. Question idiote. Mais il avait raison. Moi, tu sais, j'admire les bolcheviques. Eux, c'est pas de la soupe aux cafards. C'est un système d'ordre. Tu te plies ou tu crèves. Staline, c'est un type extraordinaire. S'il n'y avait pas Hitler, je serais peut-être communiste, qui sait ? » Nous bûmes un peu et je regardai les gens qui entraient et sortaient. A une table vers le fond de la salle, plusieurs personnes fixaient Rebatet en chuchotant, mais je ne les connaissais pas. « Tu t'occupes toujours de cinéma ? » lui demandai-je. - « Plus trop, non. Je m'intéresse à la musique, maintenant. » - « Ah oui ? tu connais Berndt von Üxküll ? » - « Bien sûr. Pourquoi ? » - « C'est mon beau-frère. Je l'ai rencontré l'autre jour, pour la première fois. » - « Pas grand-chose, d'après ce que j'ai compris. Il boude chez lui, en Poméranie. » - « Dommage. C'était bien, ce qu'il faisait. » - « Je ne connais pas sa musique. On a eu une grande discussion sur Schönberg, qu'il défend. » - « Ça ne me surprend pas. Aucun compositeur sérieux ne pourrait penser autrement. » - « Ah, toi aussi tu t'y mets ? » Il haussa les épaules : « Schönberg ne s'est jamais mêlé de politique. Et puis ses plus grands disciples, comme Webern ou Üxküll, sont bien des Aryens, non ? Ce que Schönberg a trouvé, la série, c'est une potentialité des sons qui était toujours là, une rigueur cachée si tu veux par le flou des échelles tempérées, et après lui, n'importe qui peut s'en servir pour faire ce qu'il veut. C'est la première avancée sérieuse en musique depuis Wagner. » - « Justement, von Üxküll déteste Wagner. » - « C'est impossible ! s'écria-t-il sur un ton horrifié. Impossible ! » - « Pourtant, c'est vrai. » Et je lui citai les propos de von Üxküll. « C'est absurde, rétorqua Rebatet. Bach, bien sûr... il n'a y rien qui s'approche de Bach. Il est intouchable, immense. Ce qu'il a réalisé, c'est la synthèse définitive de l'horizontal et du vertical, de l'architecture harmonique avec la poussée mélodique. Avec ça, il met fin à tout ce qui le précède, et pose un cadre auquel tout ce qui le suit essaye d'une manière ou d'une autre d'échapper, jusqu'à ce qu'enfin Wagner le fasse exploser. Comment un Allemand, un compositeur allemand peut-il ne pas être à genoux devant Wagner ? » - « Et la musique française ? » Il fit une moue : « Ton Rameau ? C'est amusant. » - « Tu ne disais pas toujours ça. » - « On grandit, n'est-ce pas ? » Il acheva son verre, pensif. Je songeai un instant à lui parler de Yakov, puis me ravisai. « Et dans la musique moderne, à part Schönberg, qu'est-ce qui te plaît ? » demandai-je. « Beaucoup de choses. Depuis trente ans, là, la musique se réveille, ça devient follement intéressant. Stravinsky, Debussy, c'est fabuleux. » - « Et Milhaud, Satie ? » - « Ne sois pas idiot. » À ce moment-là, Brasillach entra. Rebatet l'appela à la cantonade : « Ohé, Robert ! Regarde qui est là ! » Brasillach nous examina à travers ses épaisses lunettes rondes, nous fit un petit signe de la main, et alla s'asseoir à une autre table. « Il devient vraiment insupportable, marmonna Rebatet. Il veut même plus être vu avec un Boche. Pourtant, t'es pas en uniforme, que je sache. » Mais ce n'était pas tout à fait ça et je le savais. « Je me suis disputé avec lui, la dernière fois que j'étais à Paris », dis-je pour apaiser Rebatet. Un soir, après une petite fête où il avait bu un peu plus que de coutume, Brasillach avait trouvé le courage de m'inviter chez lui, et je l'avais suivi. Mais c'était ce genre

d'inverti honteux qui n'aime rien tant que de se branler mollement en contemplant son *eromenes* avec langueur ; moi, je trouvais ça ennuyeux et même légèrement répugnant, et j'avais assez sèchement coupé court à ses émois. Cela dit, je pensais que nous étions restés amis. Sans doute l'avais-je blessé sans m'en rendre compte, et à un de ses endroits les plus vulnérables : Robert n'avait jamais su faire face à la réalité sordide et amère du désir ; et il était resté, à sa manière, le grand boy-scout du fascisme. Pauvre Brasillach ! si lestement fusillé, une fois tout fini, afin que tant de bonnes gens, la conscience tranquille, puissent rentrer dans le rang. Je me suis souvent demandé, d'ailleurs, si ses penchants y avaient été pour quelque chose : la collaboration, après tout, restait une histoire de famille, alors que la pédérastie, c'était encore autre chose, pour de Gaulle comme pour les bons ouvriers du jury. Brasillach, quoi qu'il en soit, aurait certainement préféré mourir pour ses idées plutôt que pour ses goûts. Mais n'était-ce pas lui qui avait décrit la collaboration par cette phrase inoubliable : *Nous avons couché avec l'Allemagne*, et le souvenir nous en restera doux ? Rebatet, lui, nonobstant son admiration pour Julien Sorel, a été plus malin : il a eu sa condamnation, et sa grâce avec ; il ne s'est pas fait communiste ; et il a trouvé le temps après tout ça d'écrire une belle *Histoire de la musique*, et de se faire un peu oublier.

Il me quitta en proposant de me retrouver, le soir, avec Cousteau, du côté de Pigalle. En sortant, je passai serrer la main à Brasillach, qui était assis avec une femme que je ne connaissais pas ; il fit comme s'il ne m'avait pas reconnu et m'accueillit avec un sourire, mais ne me présenta pas à sa compagne. Je lui demandai des nouvelles de sa sœur et de son beau-frère ; il s'enquit poliment des conditions de vie en Allemagne ; nous convîmes vaguement de nous revoir, sans préciser de rendez-vous. Je rentrai à ma chambre d'hôtel, passai mon uniforme, rédigeai un mot à l'intention de Kochen, et allai le déposer avenue Foch. Puis je retournai me remettre en civil et sortis me promener jusqu'à l'heure convenue. Je retrouvai Rebatet et Cousteau au *Liberty*, une boîte à tantes, place Blanche. Cousteau, pourtant peu suspect de ce côté-là, connaissait le patron, Tonton, et visiblement au moins la moitié des folles, qu'il tutoyait ; plusieurs d'entre elles, fières et saugrenues avec leurs perruques, leur fard et leurs bijoux en verre, échangeaient des quolibets avec lui et Rebatet tandis que nous buvions des kirs. « Celle-là, vois-tu, m'indiquait Cousteau, je l'ai baptisée la Pompe-Funèbre. Parce qu'elle suce à mort. » - « T'as pillé ça chez Maxime Du Camp, enflure », rétorquait Rebatet avec une moue, avant de plonger dans son vaste savoir littéraire pour essayer de le surpasser. « Et toi, chéri, qu'est-ce que tu fais ? » me lança une des folles en braquant vers moi un fume-cigarette d'une longueur impressionnante. « C'est un gestapiste », ironisa Cousteau. La tante posa des doigts gantés de dentelle sur ses lèvres et laissa échapper un long « Ooooh... ». Mais Cousteau s'était déjà lancé dans une longue anecdote sur les gars de Doriot qui allaient tailler des pipes aux soldats allemands dans les *tasses* du Palais-Royal ; les flics parisiens qui effectuaient régulièrement des descentes dans ces vespasiennes, ou celles du bas des Champs-Élysées, y avaient parfois de mauvaises surprises ; mais si la Préfecture râlait, le *Majestic* semblait s'en moquer éperdument. Ces propos ambigus me mettaient mal à l'aise : à quoi jouaient-ils donc, ces deux-là ? D'autres camarades, je le savais, crânaient moins et pratiquaient plus. Mais aucun d'eux n'avait le moindre scrupule à publier des dénonciations anonymes dans les colonnes de *Je Suis Partout* ; et si quelqu'un n'avait pas le malheur d'être juif, on pouvait tout aussi bien en faire un homosexuel ; plus d'une carrière, voire d'une vie, s'était vue ainsi ruinée. Cousteau et Rebatet, songeai-je, cherchaient à démontrer que leur radicalisme révolutionnaire surmontait tous les préjugés (sauf ceux qui étaient *scientifiques et raciques*, comme devait l'être la pensée française) ; au fond, eux aussi cherchaient juste à *épater le bourgeois*, comme les surréalistes et André Gide, qu'ils exécraient tant. « Sais-tu, Max, me lança Rebatet, que le phallus bénéfique que les Romains promenaient pour les *Liberalia*, au printemps et aux vendanges, s'appelait un *fascinus* ? Mussolini s'en est peut-être souvenu. » Je haussai les épaules : tout cela me semblait faux, un pauvre théâtre, une mise en scène, alors que partout les gens mouraient pour de vrai. Moi, j'avais réellement envie d'un garçon, mais pas pour la montre, juste pour la chaleur de sa peau, l'âcreté de sa sueur, la douceur de son sexe blotti entre ses jambes comme un petit animal. Rebatet, lui, avait peur de son ombre, des hommes comme des femmes, de la présence de sa propre chair, de tout sauf des idées

abstraites qui ne pouvaient lui opposer aucune résistance. Plus que jamais, je voulais être tranquille, mais il semblait que ce fût impossible : je m'écorchais la peau sur le monde comme sur du verre brisé ; je ne cessais d'avalier délibérément des hameçons, puis d'être étonné lorsque je m'arrachais les entrailles par la bouche.

Extrait de *Les Bienveillantes*, Jonathan Littell (Gallimard, 2006)

Pour les mêmes raisons, la condamnation de Robert Brasillach s'imposait elle aussi. Un matin d'automne 1944, Henri Frenay reçoit une lettre de l'écrivain qui avait servi sous ses ordres dans les Vosges en 1940. Sur un ton assez geignard et indigne de son talent littéraire, Brasillach tente maladroitement de justifier la Collaboration et annonce qu'il a l'intention de se constituer prisonnier. Ce qu'il fera effectivement quelques jours plus tard. Quel sort réserver à cet extraordinaire pamphlétaire ? N'a-t-il pas défendu Ferdonnet, le Français qui parlait à Radio-Stuttgart ? Dans *Je suis partout*, journal fasciste et antisémite, n'a-t-il pas appelé à l'exécution d'hommes politiques dont Paul Reynaud et Georges Mandel ? N'a-t-il pas réclamé l'élimination des Juifs de la communauté française ? N'a-t-il pas sans retenue, appelé à soutenir l'Allemagne et rêvé d'installer le nazisme en France ? N'a-t-il pas approuvé l'existence des camps de concentration ? Pouvait-il s'exonérer de ce qu'il revendiquait pour autrui : la mort ? Son talent, au lieu de lui servir d'excuse absolutoire, constitue au contraire une circonstance aggravante car il a pu entraîner de nombreux citoyens sensibles à la force de sa plume. Lui aussi, par passion frénétique était allé trop loin. Son destin s'accomplissait malgré des pétitions incongrues signées par des personnages célèbres ailleurs que dans les rangs de la Résistance. Et ce n'est pas, comme certains le croient aujourd'hui, la présence au dossier d'une photographie en uniforme de la Wehrmacht correspondant à un autre collaborateur que lui-même - avec lequel il aurait été confondu - qui poussa De Gaulle à lui refuser la grâce. Sa décision était arrêtée avant même que de recevoir le dossier et la visite traditionnelle de son avocat. Henri Frenay en avait recueilli la confiance de De Gaulle dès l'annonce du verdict, que la disparition de tous les protagonistes m'autorise à révéler : « Il n'est jamais glorieux d'envoyer un poète à la mort. Mais comment l'épargner dès lors que tant d'égarés affrontent les pelotons pour des actes de moindre gravité. L'imbécile aurait pu s'épargner le poteau en attendant quelques mois avant de se remettre entre les mains de la Justice. Aujourd'hui, je ne peux rien pour lui... »

Le 6 février 1945, le poète de trente-cinq ans tombe courageusement sous les balles qu'il destinait à d'autres. Lui aussi était une victime de Pétain.

Extrait de *Henry Frenay, La Mémoire volée*, Charles Benfredj (Ed. Dualpha, 2003)

Les considérations politiques amenant à la négation ou à la relativisation des crimes communistes sont multiples. La première obéit à la peur. Les collabos du communisme et ceux qui couvrent d'opprobres Brasillach ou Céline sont les mêmes. Si le peuple venait à découvrir que non seulement le communisme n'a rien à envier à l'horreur nazie mais qu'il a fait pire encore, il pourrait en tirer des conclusions qui placeraient nos cocollabos en position difficile. Si on estime qu'il serait juste que Brasillach ait été fusillé pour ses écrits, et plusieurs intellectuels de gauche l'ont dit, il faut aller jusqu'au bout de sa propre logique et accepter de subir le même sort pour le même crime. En niant le goulag ou en le minimisant, ceux qui ont vendu leur âme espèrent conserver une sorte de légitimité. Il ne faut pas se leurrer : l'immense majorité de ceux qui diabolisent le fascisme ne le fait que pour justifier les crimes de Staline et sa collaboration avec le tyran géorgien et ses pairs.(...)

Toujours dans la presse, un article de Dominique Vidal⁽¹⁾ rend compte de manière dithyrambique d'un livre de Joshua Rubenstein qui fait l'apologie de l'abject Ilya Ehrenburg, chantre de l'extermination des Allemands et du viol des Allemandes sans préciser ses appels à la haine, infiniment pires que ce qui valut la mort à Brasillach ou Luchaire. Le seul reproche fait : avoir été juif et soutenir Staline, le golem révolté... En fait, le « Russe » Ehrenburg fut

avec les « Américains » Théodore Kaufman et Henry Morgenthau Jr., le partisan de l'extermination planifiée des Allemands⁽²⁾

⁽¹⁾ *Le Monde Diplomatique*, octobre 1996.

⁽²⁾ Kaufman (président de la Fédération américaine pour la paix) demandait la stérilisation de toutes les Allemandes et la destruction de l'Allemagne, partagée entre ses voisins. Morgenthau (ministre de la Trésorerie et dirigeant du Parti Démocrate) avait prévu de planifier une famine qui aurait tué au moins 20 millions d'Allemands, ainsi qu'une politique de déportation des Allemands en Afrique. Il n'est pas inutile de rappeler qu'en 1935, le F.: Morgenthau a imposé le symbole satanique des *Illuminati* sur les billets américains. Le plan Morgenthau fut ajourné grâce à l'action du secrétaire d'Etat à la Guerre, le F.: Henry L. Stimson, qui le qualifia de « *sémitisme que la soif de vengeance a rendu fou.* » Quant à Ehrenburg, il écrivait : « *Les Allemands ne sont pas des humains, les Allemands sont des animaux à deux pattes, des êtres repoussants, des bêtes féroces...* »

Extrait de *L'Imposture antiraciste* de Henri de Fersan (Publications HdF, 2001)

1945 - Janvier

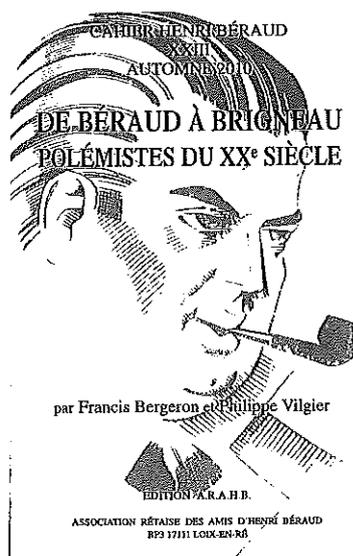
Le 19 : A l'issue d'un procès dont la presse s'est largement fait l'écho, Robert Brasillach est condamné à la peine capitale. Dans ses Souvenirs Maurice Bardèche écrit que le procès dura deux heures, et qu'aucun témoin ne fut cité. Le soir même Brasillach est transféré dans une cellule isolée, on lui met des chaînes aux pieds et un vêtement de bure réservé aux condamnés à mort.

Fevrier

Le 6 : Malgré de nombreuses interventions en sa faveur auprès du général de Gaulle, Robert Brasillach, condamné à mort le 19 janvier, est fusillé au fort de Montrouge. François Mauriac avait obtenu du préfet de police que son corps fût inhumé dans le carré des condamnés du cimetière de Thiais. Fin avril son beau-frère, Maurice Bardèche, le fait transférer au Père-Lachaise où il avait acheté une concession. Par la suite, Brasillach fut, selon sa volonté, enterré discrètement dans le petit cimetière de Charonne (XX^e arrondissement), où Bardèche le rejoignit le 12 septembre 1998, et sa sœur Suzanne, le 28 mai 2005.

Henri Thyssens, Robert Denoël, éditeur

http://www.thyssens.com/01chrono/chrono_1945.php



N° 3 - 1942. L'année du tournant



► Entretien :
Jean Tulard, l'historien de Napoléon
 ► **Jean-Marc Varaut** : Ce que je dois à Maurras
 ► **Hervé Coutau-Bégarie** : 1942 : le tournant de la guerre en Méditerranée

N° 6 - La naissance du fascisme



► Entretien :
Ernst Nolte, historien du xx^e siècle
 ► **Jacques Dupâquier** : Le procès de Carrier
 ► Débat : **Bernard Lugan-Bernard Debré**.
 Avenir de l'Afrique ?

LA POESIE DU NATIONAL-SOCIALISME

Aucun grand mouvement politique ne peut se passer du concours de la poésie. Aucun grand mouvement politique n'existe qui ne soit en quelque mesure un mouvement poétique.

Il va de soi que ces deux assertions ne signifient point qu'une école littéraire proprement dite naît avec un régime nouveau. Mais seulement qu'un régime vivant comporte par nécessité *son style de vie*, et que, dans ses cérémonies collectives, dans son art collectif, on peut voir jaillir une impression esthétique en accord avec son idéologie politique. Cela a été vrai de l'architecture de Louis XIV et du cinéma soviétique. Cela est vrai aujourd'hui de l'art national-socialiste. La Troisième République française était un régime mort parce qu'elle était un régime anti-esthétique, qu'elle n'a rien créé, que ses préfets vivaient dans des meubles « copie de l'ancien », dans des palais en imitation, et que rien dans les cérémonies n'avait le moindre style.

Il n'y a point de nationalisme véritable qui ne fasse monter au-dessus de la doctrine même, et de l'action, une sorte de halo mystérieux où se reflètent toutes les puissances de la race. Dans le fascisme italien, qui ne voit combien grande est la part faite au souvenir de l'*Impéro*, aux figures votives jaillies du passé romain ? Et dans le national-socialisme allemand, dans ces énormes cérémonies du printemps ou de l'automne, ne retrouve-t-on pas avant tout le vieux chant germanique de la fonte, du feu et de la forêt ? Partout, lorsque les nations ont voulu s'éveiller de leur sommeil, elles se sont tournées vers le passé le plus lointain, et elles l'ont ressuscité, non point à la manière d'un musée, mais à la manière d'une religion toujours vivante. Le national-socialisme allemand en particulier a sans doute réussi à son œuvre « poétique » l'ensemble de spectacles les plus extraordinaires de notre temps. Le Nuremberg d'avant-guerre, ses centaines de milliers d'hommes la nuit sous le feu des projecteurs, les foules coulant en fleuves bruns et rouges, les dieux de stade, les armées composent dans notre souvenir le film le plus éblouissant qui soit. Et cela était beau non seulement par l'art qui s'y déployait, mais parce que cet art signifiait quelque chose. Constamment les puissances du sang et du sol semblaient incarnées, et la beauté n'était jamais objet d'érudition. Ainsi, dans le cadre de la vieille ville médiévale, le présent, qui tendait la main à l'avenir, en tendait une autre au passé, et l'Allemagne entière semblait présente.

Nous qui ne voulons point copier, nous qui ne voulons point imiter, mais qui savons reconnaître dans chaque expérience particulière la leçon universelle qui y est contenue, que devons-nous en conclure ? Nous aussi, si nous avons un Etat, nous pourrions avoir notre poésie nationale et socialiste. Non point en ressuscitant pour des amateurs de folklore de gracieuses légendes périmées, non point en rassemblant sur fiches les chansons provinciales, mais en prenant exemple sur les peuples ressuscités pour faire passer l'histoire dans le présent. Est-ce possible ? Je ne sais, car il s'agit là d'une bien grande entreprise. Il faut que l'école, il faut que l'éducation, préparent à comprendre le sens des hautes cérémonies françaises que nous voudrions. Il faut peut-être nous débarrasser aussi du complexe gréco-latin qui fait que pour un poète français les argonautes sont plus naturels que les croisades, et que Jeanne d'Arc, du Guesclin ou Charlotte Corday semblent moins proches que Phèdre, que César ou qu'Antigone. Il faut revenir aux vraies sources de notre race, ce qui est un vaste travail.

Mais il est bien sûr que l'expérience nationale-socialiste, dans notre temps, aura eu le mérite singulier de faire pénétrer dans la foule les notions de beauté dont elle semblait privée. Les socialistes miteux, au cours du XIXe siècle, ont rêvé de « spectacles de masse » et cela a fini en faisant jouer par des acteurs de la Comédie-Française de pièces poussiéreuses de Romain

Rolland quand ce n'était pas de Jean-Richard Bloch. Mais les vrais spectacles de masse, ils étaient à Nuremberg, où chacun participait à une action de beauté collective aussi puissante que pouvait l'être une cérémonie religieuse au moyen âge ou dans la Grèce antique. Tout ce qui avait disparu, depuis la Renaissance, de la vieille Europe était animé avec une puissance dont nous aurions eu peine à concevoir l'idée. Ce fut là un des moyens, n'en doutons pas, qui ont le mieux servi la cause nationale. N'est-ce pas une leçon pour l'avenir ?

Robert Brasillach

*Notre Combat, Hebdomadaire politique littéraire satirique,
N° spécial, n°42 – Avril 1943 « L'Europe juge Adolf Hitler »*

écrivain et journaliste, riche de tous les talents, nourri comme son maître Charles Maurras de tous les infus du classicisme et emporté, comme lui, par une passion politique qui, dans les années 30 et plus encore dans celles de l'Occupation, devait faire de lui un inconditionnel du national-socialisme. Robert Brasillach ne fut pas le seul « intellectuel » ou homme de plume à payer de sa vie des écrits dans lesquels la justice de la Libération pouvait voir juridiquement des actes d'intelligence avec l'ennemi. C'est cependant autour de son seul nom qu'un demi-siècle après tournent toujours les discussions et se rallument les polémiques sur au moins l'un des aspects de l'épuration. Celle-ci fit d'emblée la part belle aux journalistes « collaborateurs ». Ce fut le cas bien sûr pour Robert Brasillach, dont le seul nom se confondait avec les férociétés de l'hebdomadaire *Je suis partout*, dont il avait été le rédacteur en chef de 1941 à 1943. Ce le fut aussi pour Henri Béraud, le pamphlétaire de *Gingibre*, pour Jean Luchaire, rédacteur en chef du *Matin* puis des *Nouveaux Temps*, pour Jean Herold-Paquin, la « voix » du *Radio-Paris* « allemand », pour Georges Suarez, directeur de *Aujourd'hui*, pour Charles Maurras et Maurice Pujol, piliers d'une *Action française* maréchaliste et antisémite, et pour bien d'autres de moindre renommée.

Ces procès se succédèrent dans l'hiver 1944-1945 et se prolongèrent, pour certains, jusqu'au début de 1947. Tous furent d'ailleurs assez rapidement instruits et rapidement jugés. On jugeait le poids des mots et avec lui le poids du talent de ceux qui les maniaient comme on manie une arme. Les mots sont-ils innocents ? En décembre 1944, en janvier 1945 et jusqu'en mai, la guerre contre l'Allemagne nazie n'est pas terminée. Les souvenirs sont encore là, immédiats, des rigueurs de l'occupation, des exécutions d'otages, des rafles, des arrestations, des tortures. Comme sont là ceux des écrits qui approuvèrent ces actes quand ils ne les avaient pas appelés ouvertement. La passion ne pouvait pas être absente de cette justice, au point – pourquoi le nier ? – qu'elle ne soit plus la justice. C'est le temps où Emmanuel d'Astier de la Vigerie, au nom du

ant sujet de l'école normale supérieure. Séduit par Charles Maurras, il se voit confier par le vieux leader monarchiste le feuilleton littéraire de *L'Action française*. Les juges se soucient peu de littérature. Moins encore de la publication en 1931 d'une *Présence de Virgile*, d'un *Cornélie* en 1938. Ce que l'on attend, c'est le politique, celui qui, dès 1934, arrive à *Je suis partout*, ce rédacteur en chef de vingt-cinq ans qui bientôt va célébrer de son lyrisme les grand-messes na-

à la jeunesse pour qu'elle s'engage dans cette formation. Il relève l'opprobre jetée contre la Résistance, les maquis. Il lit, en date du 25 septembre 1942 : « *L'archevêque de Toulouse proteste contre les mesures prises envers les juifs apatrides en zone occupée et accuse le gouvernement du maréchal de suivre des inspirations étrangères. Il parle de brutalités et de séparations que nous sommes tout prêts à ne pas approuver car il faut se séparer des juifs en bloc et ne pas*

s'il se croient, il sait aussi attaquer, griffer, non pas certes avec la véhémence et la fureur que montrera son maître Charles Maurras à son propre procès, lancé dans une défense de rupture, mais tout de même. Comment nierait-il avoir participé à tant de manifestations à la louange du national-socialisme ? On l'y a suffisamment vu et entendu. Mais lui-même se plaît à dire qu'il y a vu des confrères comme Georges Duhamel ou Jean Giraudoux, que la jus-

se des écrivains, des journalistes. Mais nous l'avons vu aussi, il y avait entre le cas de Béraud et celui de Brasillach bien des différences, pour ne pas écrire qu'ils étaient sans commune mesure. Henri Béraud n'avait jamais fait partie des intellectuels ou hommes de plume revenus volontairement en zone occupée après l'armistice de 1940. S'il affichait depuis longtemps, bien avant la guerre, une haine inextinguible envers l'Angleterre (Faut-il réduire

paye as rasca et ae voitair-ne croit pas à certaines fatalités : l'épuration à Paris, presque toute concentrée sur les écrivains, est une de ces fatalités qu'il finira bien par conjurer. A quoi sert de le nier ? Nous sommes réduits au silence lorsqu'on nous rappelle que les clercs doivent payer de leur tête le moindre mot que la passion politique leur inspire et qu'au talent se mesure le crime. Mais vous avez beau dire : ce qu'il y a de meilleur en France ne se console pas de la destruction d'une tête pensante, aussi mal qu'elle ait pensé. »

Charles de Gaulle ne portait pas encore à François Mauriac cette amitié dont il saura plus tard si bien parler. Bien des signes pourtant laissent penser qu'il ne lui aurait pas déplié d'accorder à Brasillach la clémence consentie à Béraud. De surcroît, le fait que Maurras ait échappé à la peine de mort, ce qui le dispensait d'avoir à se prononcer sur ce cas, nourrissait l'espoir dans le camp des partisans de la pitié. Cependant le chef du gouvernement provisoire « laissa, selon la terrible formule, la justice suivre son cours ». Ses raisons, faute d'être connues, sont supposées. Les uns y voient la nécessité de donner un gage aux communistes, qui ne sont pas quantité négligeable et renâcent, après la fuite de Céline, le suicide de Drieu La Rochelle, la grâce de Béraud. Les autres, plus nombreux, fort de confidences diverses, tiennent pour assuré que le général aurait vu dans le dossier Brasillach une photographie de l'écrivain en uniforme allemand. Personne pourtant ne fit ce grief au procès. Une photographie existe, bien des fois reproduite ; elle montre, sur un quai de la gare de l'Est, Drieu La Rochelle, Brasillach et Abel Bonnard revenant d'un voyage en Allemagne. Tous trois sont en civil, aux côtés d'un officier allemand. On a pensé à une confusion entre Brasillach et Doriot, ce dernier, leader du PPF, ayant porté l'uniforme nazi.

Par la suite, le général se montra réticent, agacé, lorsqu'on lui parla de Brasillach. Dans sa biographie de Charles de Gaulle, Jean Lacouture rapporte ce mot jeté à Claude Mauriac à ce sujet : « Brasillach ? Eh quoi : il a été justifié... comme un soldat. »

Jean-Marc Théolleyre



Robert Brasillach, à gauche, aux côtés de Jacques Doriot en uniforme allemand lors d'une tournée sur le front de l'Est en 1943.

COLLECTION SIZANNE BARDÈCHE

(suite de la p. 17)

LITTÉRATURE ET COLLABORATION

1945, 6 février

Condamné à mort pour ses activités de collaborateur, Robert Brasillach est passé par les armes. -A. Y. Kaplan-

Littérature et collaboration

Les Allemands quittèrent Paris en août 1944 après quatre ans d'occupation militaire. Le monde littéraire les avait tolérés et dans certains cas les avait même soutenus. Des livres explicitement favorables à la collaboration – comme le méditatif *Solstice de juin* (1941), d'Henry de Montherlant, et les apocalyptiques *Décombres* (1942), de Lucien Rebatet – s'étaient bien vendus. Quand ils ne cherchaient pas dans des essais l'explication des événements, les lecteurs voulaient des romans, d'évasion de préférence et les plus longs possibles, dans la mesure où les restrictions de papier le permettaient : la traduction de : *Moby Dick* par Giono fut un succès. La *Nouvelle Revue française*, qui avait incarné avant la guerre tout ce qu'il y avait de prestigieux dans la littérature, continua à paraître sous l'Occupation. son propriétaire, Gaston Gallimard, remplaça le précédent directeur de la revue, Jean Paulhan, par Pierre Drieu La Rochelle. Drieu avait été un partisan intermittent du Parti populaire français, le mouvement fasciste de Jacques Doriot, sans que cela ait remis en question sa place parmi l'élite littéraire. La *Nouvelle Revue française* de 1941 – aussi ambivalente que son nouveau directeur – publiait à côté de plaidoyers en faveur de la collaboration des poèmes et des essais signés Paul Valéry ou André Gide.

Tout au long de la guerre, le gouvernement de Pétain, installé à Vichy, essaya d'entretenir l'illusion d'une « révolution conservatrice » autonome fondée sur le travail, la famille, la patrie. Sur le front culturel, Pétain nomma au poste de ministre de l'Éducation Abel Bonnard, un écrivain, qui, le 12 juillet 1940, dans une conférence à la Sorbonne, avait réclamé la fin de ces romans morbides et donjuanesques qui proliféraient avant-guerre. Les fascistes purs et durs, pour qui le nationalisme conservateur de Vichy paraissait mou et inefficace, préféraient vivre à Paris ; quant aux écrivains mondains, désireux avant tout que la vie littéraire continue, préféraient eux aussi Paris. Un grand nombre de juifs et d'antnazis, quand ils en eurent la possibilité, se cachèrent ou partirent en exil.

Dans les deux zones, un genre littéraire très spécial, le pamphlet antisémite, trouvait un public parmi ceux qui mettaient la défaite de la France sur le compte des juifs ; depuis les années d'avant-guerre, ce genre avait son champion en la personne de Louis-Ferdinand Céline. Quand son *Voyage au bout de la nuit* avait paru en 1932, Céline était un outsider de la littérature, un médecin travaillant dans les banlieues pauvres du nord de Paris, à Clichy. Sa verve populiste et le caractère équilibré de son récit faillirent lui attirer le prix Goncourt pour ce premier roman ; les divisions au sein du jury du Goncourt lui valurent, à la place, un prix Renaudot. En 1936, furieux de l'accueil plutôt tiède rencontré par son deuxième roman, l'autobiographie et burlesque *Mort à crédit*, Céline se lança dans une carrière de polémiste et produisit plusieurs pamphlets – *Mea Culpa* (1936), *Bagatelles pour un massacre* (1937), *l'École des cadavres* (1938), *les Beaux Draps* (1941) -, tous, à l'exception de *Mea Culpa*, violemment antisémites, antimilitaristes, anticomunistes, obscènes, quelquefois d'une syntaxe riche et parfois très drôle. Vichy interdit *les Beaux Draps*, tandis que dans le Paris occupé *Bagatelles pour un massacre* et *l'École des cadavres* étaient réédités avec des illustrations photographiques.

Céline était au mieux un collaborateur peu fiable et il est aussi difficile de le rattacher au groupe des collaborateurs parisiens qu'à celui de Vichy. Invité à l'ambassade d'Allemagne en compagnie d'élégants confrères comme Drieu La Rochelle, Céline, avec sa tenue habituelle de quasi-clochard, bouda en silence ou fulmina, se moqua de la nourriture, calomnia Hitler. Il n'hésita pas à solliciter des faveurs de la part des autorités de collaboration – provisions de papier et permission de rééditer ses livres – mais il déclina toutes les invitations à visiter le

Reich ou à écrire officiellement pour la presse proallemande. Il est vrai qu'il écrivit diverses lettres vocifératrices aux journaux collaborationnistes. A cause de ses pamphlets, et du personnage qu'il jouait, Céline était devenu pour la Résistance un symbole du mal et une cible attendue de représailles. A la fin de la guerre, il trouvait régulièrement dans son courrier des dessins représentant des pierres tombales. Il dut partir précipitamment au Danemark, où – dit la légende – il avait caché de l'or, et pour cela traverser l'Allemagne. Il quitta Paris en 1944, juste après le débarquement des Alliés en Normandie.

Céline avait de bonnes raisons de craindre pour sa vie. La Résistance avançait les procès officiels en procédant à des exécutions sommaires et, parmi ses cibles, les hommes du monde des lettres et de la presse figuraient en bonne place : le speaker de Radio-Paris, Philippe Henriot, tomba en juin 1944, l'anthropologue raciste Georges Montandon en juillet. Peu après l'arrivée de Céline au Danemark, son éditeur, Robert Denoël, fut tué, place des Invalides, alors qu'il attendait que l'on remorque sa voiture tombée en panne. Les ministres de Vichy et les fascistes parisiens – qui auraient préféré n'avoir rien en commun et se détestaient cordialement – se retrouvèrent sous protection allemande au château de Sigmaringen, en Allemagne. En route pour le Danemark, Céline passa quatre mois avec eux.

Figure de la collaboration intellectuelle, Robert Brasillach ne pris pas la fuite. Bien que son importance d'écrivain n'ait rien de comparable avec celle de Céline, les circonstances qui l'amènèrent à payer pour tous les écrivains de la collaboration rendent son histoire exemplaire de la guerre civile à l'intérieur de la France occupée, de la vie intellectuelle qui l'avait précédée et de ce qui la suivit. Rédacteur en chef de l'hebdomadaire fasciste *Je suis partout*, Brasillach était chroniqueur, romancier et critique (littéraire, dramatique et cinématographique). On lui doit aussi des livres érudits sur Virgile et Corneille et, à la fin de l'Occupation, alors que ses amis s'inquiétaient des exécutions sommaires, Brasillach travaillait, à la Bibliothèque nationale, sur une anthologie de la poésie grecque. Durant les derniers jours de sa vie, aux fers dans la prison de Fresnes, il acheva un essai sur André Chénier, martyr de la Révolution. Il s'agissait comme un entrepreneur culturel de grande envergure – provoquant ainsi les railleries de Céline qui disait de lui qu'il voulait être ministre de la Culture et du Cinéma ; il semble en effet que Vichy lui avait proposé ce poste, qu'il aurait toutefois refusé.

Brasillach fut jugé le 19 janvier 1945 et fusillé au fort de Montrouge le 6 février – onze ans jour pour jour après les émeutes de la place de la Concorde ont il avait rêvé, avec la presse allemande, qu'elles seraient l'aube du fascisme pour la France entière. Il avait trente-quatre ans. Cette exécution fit de lui l'intellectuel fasciste exemplaire et par là-même sauva probablement la vie d'intellectuels fascistes de moindre importance qui allaient être jugés après lui. Car de qui d'autre que Brasillach disposait-on dans les premiers mois de colère de 1945 pour tenir à Paris le rôle de criminel symbolique ? Céline était trop crapuleux, trop anti-institutionnel – et, comme les collègues de Brasillach à *Je suis partout*, il venait de quitter la capitale ; quant à Drieu La Rochelle, trop ténébreux, trop ambivalent dans ses choix politiques, il avait été jusqu'au bout de la haine de soi en parvenant enfin à périr de sa propre main, après quatre tentatives, au moment précis où les purges commencèrent. Personne mieux que le jeune et talentueux Brasillach ne pouvait combiner les promesses de la littérature et les erreurs de la politique. Il n'était pas nécessaire non plus de traîner Brasillach en justice ; par patriotisme, il avait refusé de quitter la France, et, quand il apprit que sa mère et son beau-frère avaient été emprisonnés, il se rendit de lui-même à la police.

« La trahison d'intellectuel. le péché contre l'esprit », aurait déclaré de Gaulle quand on lui demanda pourquoi ni la pétition demandant la grâce de Brasillach signée par cinquante-neuf intellectuels français dont Camus, Colette et Valéry ni l'intercession personnelle de Mauriac, chroniqueur au *Figaro*, qui jouait le médiateur entre les patriotes de Vichy et les patriotes résistants, ne l'avaient convaincu de suspendre l'exécution.

Brasillach mourut en 1945 à cause de ce qu'il avait écrit : il avait fait l'éloge de l'alliance franco-allemande et dénoncé un Front populaire qu'il disait communiste ainsi que la pression juive responsable de l'entrée de la France dans la guerre. Il serait tentant, d'un point de vue américain, de chercher un drame de la liberté d'expression dans le destin de Brasillach mais,

dans le contexte français de 1945, le rapprochement est trompeur. Jacques Isorni, l'avocat de Brasillach, n'a invoqué dans son plaidoyer ni la liberté d'opinion et de parole, ni le fait qu'aucun dommage corporelle ne pouvait lui être imputé. Sa défense invoqua d'abord son talent, puis la relativité de la justice.

Les lettres sur lesquelles Isorni s'appuya étaient toutes liées à la situation littéraire de Brasillach : Mauriac reconnaissait en lui la voix de toute une génération ; Valéry soulignait son talent de critique et l'originalité de ses jugements ; Claudel parla même d'un talent qui honorait la France ; Marcel Aymé lui attribuait une connaissance sans égale de l'identité et des lettres française. Brasillach était, après tout, un produit de l'École normale supérieure. Avant son procès, il déclara qu'il avait l'impression de préparer l'oral d'un examen. Mais le talent n'était pas la meilleure défense : plus il était grand, plus grave était la trahison de la vocation de la littérature à être le gardien des vérités de la société et l'arbitre des valeurs. Laisser Brasillach continuer à écrire revenait à déprécier l'importance de la littérature. La chose était impensable dans la France de 1945 où la littérature, pièce essentielle dans le rétablissement de l'identité nationale, n'était pas définie en terme de liberté mais en terme d'action. Aussi était-il fondamental pour la dignité de la littérature et pour celle de la nation que les écrits de Brasillach fussent jugés coupables.

Selon le procureur Marcel Reboul, Brasillach ne s'était pas contenté d'émettre des opinions ; il avait dénoncé – la dénonciation était alors le pire des crimes dans ce pays déchiré par la guerre civile. En 1941, il avait proclamé « Il faut frapper » et s'était impatienté « Qu'attend-on pour fusiller les députés communistes déjà emprisonnés » (*le Procès de Robert Brasillach*, p. 135). Deux anciens ministres du Front populaire, Georges Mandel et Jean Zay, avaient été assassinés par la milice ; Reboul invoqua la loi du talion et requit du jury qu'il condamne Brasillach à être fusillé. Isorni ne put contre-attaquer qu'en dénonçant le manque de qualification morale d'une cour qui, quelques mois plus tôt, pendant l'Occupation, défendait la collaboration dans des termes voisins de ceux de Brasillach : c'est-à-dire comme un moindre mal. Isorni lut un poème inspiré à Brasillach par la prison de Fresnes, où le poète découvre le nom de héros de la Résistance, « frères ennemis », tout récemment gravés dans le mur.

La tradition française connaît deux styles de tragédie, la tragédie cornélienne, qui est une tragédie du devoir et de l'honneur aux prises avec la passion, et la tragédie racinienne, tragédie du destin et de la passion inexorables, empreinte d'austérité janséniste. Brasillach vécut son procès dur le modèle du jeune Corneille dont il avait fait le portrait huit ans plus tôt dans une série de conférences lues devant un groupe d'intellectuels fascistes parisiens. Acceptant son destin jusqu'au sacrifice, Brasillach se comporta au tribunal en héros cornélien qui n'oublie jamais qu'il est sur scène et ne déchoit jamais de l'estime qu'il se doit. Simone de Beauvoir suivait le procès dans l'audience et, dans « Œil pour œil », son compte rendu publié dans *les Temps modernes* de février 1946, elle traduit l'héroïsme cornélien de Brasillach dans les termes de l'héroïsme existentiel : « Et dans son box, seul, coupé de tous, il y avait un homme que les circonstances portaient au plus haut de lui-même : cet homme était mis en présence de sa mort, et par là, de toute sa vie qu'il lui fallait assumer devant la mort ; quelle que fût cette vie, quelles que fussent les raisons de sa mort, la dignité avec laquelle il se comportait en cette situation extrême exigeait notre respect dans le moment où nous aurions le plus souhaité le mépriser. Nous désirions la mort du rédacteur de *Je suis partout*, non celle de cet homme appliqué à bien mourir » (*Les Temps modernes*, p. 823).

Simone de Beauvoir comprenait enfin pourquoi elle avait refusé de signer la pétition demandant la grâce de Brasillach : en mourant, Brasillach permettait au monde de comprendre que la justice n'est pas relative, qu'il est possible effectivement de faire la distinction entre le bien et le mal dans la manière dont les êtres humains font usage de leur liberté et que, de ce fait, nous pouvons choisir de vouloir le bien. Le procureur Reboul, de son côté, poursuivi par sa hantise, joua le rôle d'un Racine janséniste face au Corneille de Brasillach : « J'ai compris qu'il fallait que je me lève pour accomplir mon devoir, déclara-t-il, car si je ne l'avais pas fait, trop de voix mortes d'outre-tombe auraient pu chuchoter à mon

oreille ce mot terrible que vous aviez préparé pour d'autres : « Qu'attend-on ? » » (*le Procès de Robert Brasillach*, p. 170).

Tout au long de l'année 1945, la mort de Brasillach fut au Comité national des écrivains un des multiples sujets de discussion entre Sartre, Camus et les nombreux intellectuels venus au communisme par la Résistance. On y dosait la culpabilité respective des écrivains et des rédacteurs en chef. On dressait les listes d'écrivains interdits, discutait des noms, débattait sur les châtements et la peine de mort. Les réunions étaient interminables.

Plutôt qu'à des écrivains qui avaient été beaucoup plus actifs dans la Résistance (comme Vercors ou René Char), c'est à Sartre qu'échut le premier rôle dans la vie littéraire française de l'après-guerre. Sa carrière littéraire s'était épanouie dans le Paris occupé et certains trouvèrent compromettant qu'il ait obtenu des Allemandes l'autorisation d'y faire jouer *les Mouches* en 1943. En même temps qu'il vivait et publiait dans la capitale occupée, Sartre écrivait pour la presse de la Résistance et ses articles – « La république du silence » (1945), « Paris sous l'Occupation » (1945), « Qu'est-ce qu'un collaborateur ? » (1945) – demeurent, encore aujourd'hui, tout vibrants de l'atmosphère de l'Occupation et de l'attente de la Libération. Dans ses écrits d'après-guerre, Sartre fit beaucoup plus qu'offrir une analyse ou une dénonciation de la collaboration ; il offrit un avenir à la littérature. Et c'est probablement la raison pour laquelle son nom en vint à représenter dans l'esprit du public un remède contre le fascisme. En 1945, Sartre fonda *les Temps modernes*. La revue était financée par Gaston Gallimard, soucieux de se faire pardonner l'association de la *Nouvelle Revue française* à Drieu La Rochelle. Dans le premier numéro des *Temps modernes*, Sartre évoqua la « tentation de l'irresponsabilité » qui menace les écrivains bourgeois (octobre 1945, p. 1) et dans le cinquième Simone de Beauvoir fit connaître sa position sur la mort de Brasillach, mort qui venait de sceller l'unité de ce nouvel univers intellectuel. Cette mort traçait une ligne de démarcation entre les esthètes d'avant-guerre – Valéry, Giraudoux, Gide – et les intellectuels engagés qui concevaient leurs activités littéraires et sociales comme des positions éthiques. Leur existentialisme était à bien des égards une réaction à la purge de 1944-1947 et contribuait au redressement d'après-guerre au même titre que le plan Marshall.

L'histoire du rétablissement de Louis-Ferdinand Céline est aux antipodes de ce récit existentialiste. En 1946, Céline avait été emprisonné au Danemark, dans l'attente d'une demande d'extradition, mais en 1951, après d'interminables tractations menées par ses avocats et ses amis, il revint en France. Sous son véritable nom, Destouches, il avait bénéficié de l'amnistie accordée aux anciens combattants de la Première Guerre mondiale blessés au combat. En 1957, Gallimard publia *D'un château l'autre*. Céline, fidèle à son rôle de bouffon, y présentait de fantasques impressions des milieux collaborationnistes réfugiés à Sigmaringen. Les lecteurs, curieux d'en savoir plus sur la collaboration – et saturés des légendes de la Résistance –, furent attirés par le cadre historique du roman. Une école d'intellectuels français fut séduite par la technique de Céline : sa manière de transposer la réalité, de disloquer le récit, de faire la guerre à la syntaxe – tout ce qu'il fallait pour intéresser une stylistique structuraliste. *D'un château l'autre* marque le retour de Céline dans le corpus littéraire de l'après-guerre où l'emprise morale – et la nécessité – de l'existentialisme était en baisse. La poétique structuraliste, en privilégiant l'analyse formelle des textes, procurait une nouvelle liberté en se dispensant des ambiguïtés de l'accusation, ainsi que des triomphes et des erreurs liés aux purges bien intentionnées de l'après-guerre. Dans ce mouvement qui conduit de l'existentialisme au structuralisme – dans cet engagement dans le langage – on peut continuer à lire la marque du traumatisme de la guerre. Mais combien d'années devront passer avant que les blessures de la collaboration ne se referment complètement ?

Voir aussi 1794 (25 juillet), 1934, 1945 (15 octobre), 1953.

Bibliographie : Simone de Beauvoir, « Œil pour œil », *les Temps modernes*, no 5, (1^{er} février 1946). Robert Brasillach, *Œuvres complètes*, éd. Maurice Bardèche, 12 tomes (Paris, Club de l'Honnête Homme, 1963-1964). Louis-Ferdinand Céline, *D'un château l'autre* (Paris, Gallimard, 1957). Jacques Isorni, *le Procès de Robert Brasillach* (Paris, Flammarion, 1946). Henry de

Montherlant, *le Solstice de juin* (Paris, Grasset, 1941). Lucien Rebatet, *les Décombres* (Paris, Denoël, 1942). Jean-Paul Sartre, « Paris sous l'occupation », « Qu'est-ce qu'un collaborateur ? » et « La république du silence, in *Situations III* (Paris, Gallimard, 1949). *Céline et l'actualité* (1933-1961), éd. Jean-Pierre Dauphin et Pascal Fouché, in *Cahiers Céline*, vol. VII (Paris, Gallimard, 1986). Pierre Assouline, *Gaston Gallimard : un demi-siècle d'édition française* (Paris, Balland, 1984). Henri Godard, *Poétique de Céline* (Paris, Gallimard, 1985). Alice Yaeger Kaplan, *Relevé des sources et citations dans « Bagatelles pour un massacre »* (Tusson, Charente, Editions du Lérôt, 1987). Pascal Ory, *les Collaborateurs : 1940-1945* (Paris, Seuil, 1977).

Alice Yaeger Kaplan

Alice Kaplan enseigne la littérature et l'histoire françaises à l'Université de Yale. Elle est l'auteur de plusieurs essais sur la France contemporaine, dont *French Lessons* et *Intelligence avec l'ennemi : le procès Brasillach*, prix du Los Angeles Times.

L'Interprète a obtenu aux États-Unis le prix Henry-Adams

Alice Kaplan (à noter que cette historienne américaine nous offre un scoop en faisant écouter Georges Belmont, grand traducteur, ami de Joyce et de Beckett, dans ce qu'il a toujours réussi à cacher à la presse jusqu'à sa mort à 99 ans en décembre 2008: qu'il fut un militant fasciste nanti de hautes responsabilités durant l'Occupation nazie sous son véritable patronyme de Pelorson).

Céleste Albaret parle de Proust à Jean-Pierre Morphé en octobre 1949

Georges Belmont (1909-2008) évoque sa promotion de l'École normale supérieure (Brasillach, Bardèche, Maulnier...) en 1974

Le même Georges Belmont, mais sous son véritable patronyme, Georges Pelorson, du secrétariat d'État de la jeunesse de Vichy, lors d'une adresse aux jeunes francistes le 5 septembre 1942

Interview en français de Jackie Kennedy par Pierre Crenesse le 29 mai 1961.

Angela Davis interrogée en français par Jean-Pierre Elkabach le 15 mai 1975.

http://sites.radiofrance.fr/chaines/franceculture2/emissions/jeux_archives/fiche.php?diffusion_id=72537

N° 47 - 1940. Du désastre à l'espoir

► Entretien :

François Gibault,

le mystère Céline

► **Norbert Multeau :**

Rebatet un anarcho-fasciste au cinéma

► **Henri de Wailly :**

1940. La honte en héritage



N° 25 - 1936-2006. La guerre d'Espagne

► Entretien : **Lucien**

Jerphagnon, philo-

sophe et historien

► **Pierre Joannon :**

L'Irlande et les

Irlandais

► **Renzo de Felice :**

Un grand historien



Brasillach et l'Allemagne

**De la germanophobie à la germanophilie.
Le parcours de ce grand écrivain est le
plus stupéfiant de l'époque. Explications.**

PAR PHILIPPE D'HUGUES

Quand on fusilla Robert Brasillach le 6 février 1945, on pensa avoir exécuté un écrivain prohitlérien et germanophile, que son amour de l'Allemagne nazie avait entraîné jusqu'à la trahison. Et pourtant, rien de tout cela n'était tout à fait exact. Fasciste? Oui, l'écrivain revendiqua l'étiquette jusqu'au bout, par une sorte de fidélité têtue à sa jeunesse et à ses admirations d'alors, Mussolini (mais il en était bien revenu depuis la chute de son régime) et surtout Jose Antonio, avec qui il se sentait beaucoup d'affinités et de qui une mort identique devait encore le rapprocher. Hitler n'occupa jamais une place analogue dans son esprit, et pendant longtemps

l'Allemagne en fut aussi éloignée que l'Italie et plus encore l'Espagne en étaient proches. Il en fut ainsi jusqu'à la guerre et jusqu'à l'Occupation, où les choses commencèrent à basculer, surtout à partir de 1942-1943, très tard donc.

C'était d'abord une question de culture. Autant Cervantès, peut-être son principal dieu littéraire, et Shakespeare, qu'il traduisit, lui étaient familiers, autant il put apprécier le théâtre italien de Goldoni à Pirandello, autant les grands classiques allemands semblent l'avoir laissé longtemps indifférent, et il ne pratiqua jamais au même degré Goethe, Schiller ni les grands romantiques. Il les voyait

plutôt à travers Nerval et Giraudoux, deux de ses plus grandes admirations et tous deux excellents germanistes dont il pouvait apprécier les goûts, tout en les partageant d'un peu loin. Quant à la politique... Une certaine histoire officielle d'aujourd'hui, volontiers monolithique et simplificatrice, feint de croire que «*Phitlérien*» Brasillach, fusillé en 1945, l'avait été toute sa vie, depuis l'École normale jusqu'à son exécution. Or il n'en est rien, et de nombreux textes sont là pour le prouver. Jusqu'en 1940, Brasillach ne fut ni prohitlérien ni même germanophile. Il ne l'était ni en 1933, ni en

1937, ni en 1940, quand il regagnait le front d'Alsace pour y être aussitôt fait prisonnier avec tout son régiment (lui-même était lieutenant). Bien trop maur-

rassien, peut-être même sans savoir lui-même à quel point il l'était, mais profondément imprégné par dix ans de collaboration à l'Action française, admirateur sans réserve de Maurras et de Bainville, il était mieux armé que beaucoup d'autres pour ne pas céder aux sirènes germaniques et *a fortiori* hitlériennes. Aussi bien, c'est ce qu'il fit de 1930 à 1940, et il en a multiplié les preuves.

C'est ainsi que, sur un plan purement littéraire, cette résistance aux vertiges allemands, s'affirme dès 1931 (il a alors 22 ans) dans un grand article plein de prévention consacré au chef-d'œuvre de Thomas Mann, *La Montagne magique*, un des trois ou quatre grands romans du XX^e siècle. Il en minimise l'importance à coups de reproches injustifiés (comme l'absence de «*héros vivants*», alors que le livre offre une dizaine de figures inoubliables, à commencer par la sublime M^{me} Chauchat). Critiquant la «*philosophie irrespirable*» du roman, Brasillach résume son reproche majeur en une phrase qu'aurait pu signer Maurras: «*C'est le génie mortel de l'Allemagne que suit Thomas Mann [...] et la beauté de ses phrases ne doit pas nous faire oublier que la mort ne lui enseigne que la mort*». Pas plus qu'à ce sommet du génie allemand, Brasillach n'est accessible aux entreprises de séduction un peu forcées de Friedrich Sieburg (*Dieu est-il français?*) défini cavalièrement comme un «*Giraudoux raciste*» en 1930, et seul Rilke et sa poésie austro-slave trouve grâce à ses yeux: l'auteur des *Lettres à un jeune poète* a exercé, via Supervielle, une influence certaine sur l'auteur de *L'Enfant de la nuit*. Dans le même

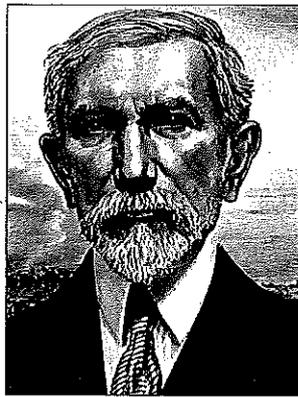
L'aversion de Brasillach pour l'Allemagne est d'abord culturelle: son monde est celui de l'Espagne et de l'Italie



Une soirée chez Robert Brasillach, le 8 mars 1936. En haut de gauche à droite: Marguerite Effel (femme de Jean Effel), Germaine Blond, Luty Loehilber, Suzanne Bardèche, Odile Gallois, Assia Lassaigne. Assis: Jacques Lassaigne, Robert Brasillach, Maurice Bardèche, Daniel Gallois, Thierry Maulnier, Georges Blond et Robert Bardèche.

temps, le chancelier au pouvoir à Berlin lui inspirait scepticisme et sarcasme. Ayant lu *Mein Kampf* en août 1935, il écrit à son ami José Lupin à propos de ce « *traité de mystique raciste* » : « *J'ai rarement lu conneries plus plates et plus désolantes* ». Après une dizaine de lignes de même teneur (« *grand moment de sottises, effroyablement primaire* », etc.), il conclut : « *C'est très réellement le chef-d'œuvre du crétinisme excité où Hitler apparaît comme une espèce d'instituteur enragé. Cette lecture m'a affligé* ». Difficile après cela de dire que Brasillach, à 26 ans, déjà auteur de *Portraits*, de *l'Histoire du cinéma* et de trois romans, est un écrivain nazi, propagandiste du III^e Reich. Maurrasien il reste, adepte de Bainville et rétif à Nietzsche, que son ami Thierry Maulnier propose au même moment à l'admiration de ses lecteurs. Son hostilité à tout ce qui est allemand est à peu près intacte, et il n'a pas eu comme son ami Rebatet la ressource de Wagner et de Bach pour la combattre. Dürer et Holbein lui seraient d'un meilleur secours (il est plus sensible à la peinture), mais l'expatrié autrichien devenu chancelier n'est guère leur héritier, il opère sur un autre terrain et ce terrain ne séduit pas le jeune critique, disciple de Daudet et de Maurras, admirateur de Proust et de Giraudoux.

Deux ans plus tard, le jeune critique se montra aussi féroce pour le Führer et surtout pour ses thuriféraires français, traités avec une ironie féroce qui ne laisse rien passer. La plus infortunée victime sera Alphonse de Châteaubriant, écrivain jusque-là estimé, pour un volume intitulé *La Gerbe des forces*, que Brasillach va réduire joyeusement en capitotade, avec un entrain exceptionnel, réservé d'habitude aux écrivains du Front populaire. En juillet 1937, le critique de l'AF va massacrer allégrement ce livre à la gloire de l'Allemagne nouvelle, dont l'excès de dévotion l'horripile. Le plus curieux, c'est qu'il emploie envers son auteur les mêmes arguments qui seront utilisés contre lui-même à son procès en 1944, à croire que ses ennemis s'en sont alors souvenu : « *Ce livre est l'exemple le plus effrayant que nous connaissions d'une démission de l'intelligence* ». Brasillach refuse, comme le propose Châteaubriant, de choisir entre



Charles Maurras (1868-1952). Son antigermanisme ne faiblira jamais.

Berlin et Moscou, car « *il y a encore Londres qui contrôle la moitié de la planète, et New-York, et Tokyo qui demain mettra peut-être le feu à l'univers* ». Mais comment s'en étonner ? Châteaubriant est attiré par toutes les formes de mystique germanique, le charme maléfique de l'éternelle Lorelei, combiné à « *un étrange amour de la force qui n'est pas la moindre erreur des conservateurs français* ». Ajoutons que tout cela, que Brasillach admirait au même moment dans les beaux films

de Leni Riefenstahl, n'était visiblement pour lui qu'un beau spectacle, la représentation d'une réalité à laquelle il ne croyait pas devoir accorder la même considération. Inconséquence

d'esthète pour qui le beau ne devait pas l'emporter sur le vrai, autrement dit sur le sens politique, celui du bien commun, tel que l'avait enseigné son maître Maurras. Admirable spectacle que les « *cathédrales de lumière* » de Goebbels et de Speer filmées par la grande Leni, mais spectacle à contempler de loin et dépourvu de toute valeur d'exemple pour l'esprit français, nourri de raison et de bon sens, de Descartes, d'Auguste Comte et de Charles Maurras. Brasillach, impitoyable, appliquera à Châteaubriant une vieille formule de Veuillot : cet hymne déplacé à Hitler et à sa nouvelle religion, c'est « *Jocrisse au Walhalla* ». La formule fait mal et le livre ainsi stigmatisé ne s'en remettra pas, même



Alphonse de Châteaubriant (1877-1951). Dans *La Gerbe des forces* (1937), il salue en Hitler une réincarnation de Jésus-Christ, ce qui suscite les sarcasmes de Brasillach.

après 1940. L'auteur était lui-même traité d'« *étonnant zozo* [...] *seul hitlérien français dont j'ai vraiment eu connaissance* », mais la phrase disparut par la suite. Peu après ce verdict sans appel, Brasillach ira en vérifier le bien-fondé sur place, au congrès de Nuremberg de 1937, pour y passer « *cent heures chez Hitler* », dont on peut lire le récit dans *Notre avant-guerre*. Mais ce n'est plus tout à fait celui qui parut sur le moment, dans la *Revue universelle* d'octobre 1937. Les différences en sont nombreuses et importantes. Voici pourquoi : imprimé en 1941,

alors que Brasillach était encore prisonnier en Allemagne, le volume subit plusieurs corrections, soit de Bardèche, soit de l'éditeur, mais validées par l'auteur. Ce qui était possible et opportun en 1937 ne l'était plus dans la France occupée de 1941. Des critiques, des réserves, voire de simples notations enregistrées sur le moment ne pouvaient plus alors être reproduites. D'où ratures et atténuations qui, sans la trahir, amendent sensiblement la pensée de l'observateur d'avant-guerre. Bardèche l'a lui-même signalé scrupuleusement en 1966⁽¹⁾, et plusieurs de ces variantes sont hautement significatives. Par exemple : « *Nous n'emportons pas de ce bref séjour en Allemagne l'émerveillement qui saisit tant de voyageurs français un peu naïfs [...] et qu'a saisis la grâce brusque de l'hitlérisme* ». Et encore : « *Quelles que soient les réus-sites incontestables de l'hitlérisme [...] on se demande parfois si l'inadaptation foncière de l'Allemand au réel, si son amour pour la*

construction abstraite [...] ne sont pas des obstacles plus grands que l'on ne croit ». Réflexion qui débouche sur l'interrogation finale : « *Devant le national-socialisme allemand, on demeure plein de doute et d'inquiétude [...]. Devant cette construction d'un homme nouveau, on se dit : est-elle permise ? N'y a-t-il pas là un effort qui outrepassé les bornes de la nation ? Demain l'hitlérisme ne sera-il plus qu'une gigantesque curiosité historique ? Tout cela n'est-il pas trop ?* » Auparavant, Brasillach s'était déjà demandé ce qui en était « *promis à la durée* ». Cette méfiance envers le Reich de

mille ans, qu'on peut trouver aujourd'hui d'une belle lucidité n'est en tout cas pas celle d'un admirateur conquis, encore moins d'un partisan. Fin 1937, ces phrases (disparues dans le texte de 1941) révèlent un Brasillach encore bien éloigné des sortilèges dangereux dispensés par le nazisme et à quoi d'autres commençaient à succomber. Le disciple de Bainville et de Maurras, au retour de Nuremberg, est demeuré inentamable.

En 1938 et 1939, il ne retournera plus en Allemagne, bien plus attiré par l'Espagne nationaliste en train de se forger dans la guerre dont il se fera à chaud le chroniqueur avec Maurice Bardèche. L'alerte de Munich le voit mobilisé pendant quinze jours. Hostile à la guerre, sans que cela le rapproche pour autant de l'Allemagne, il fera comme tous les nationalistes, s'indignant contre le pacte germano-soviétique qui, comme tous, l'a pris au dépourvu. Ces années-là sont pour l'écrivain



Jean Giraudoux (1882-1944). Amoureux de la langue française et germanophile de cœur, son influence sera certaine sur Robert Brasillach.



Photo officielle d'Hitler (1889-1945) en Führer du Reich allemand. Robert Brasillach n'éprouva jamais d'attrait pour le personnage, bien au contraire. Commentant en août 1935 sa lecture de Mein Kampf, il écrit : « Cette lecture m'a affligé. C'est le chef-d'œuvre du crétinisme excité où Hitler apparaît comme une espèce d'instituteur enragé. »

celles de Corneille et des Sept couleurs et voient grandir sa notoriété littéraire bien au-delà des milieux d'AF. En 1939, il manquera de peu le prix Goncourt, sans regret apparent. Entre-temps la guerre a éclaté et il est de nouveau sous les drapeaux. La suite est bien connue : drôle de guerre, captivité et neuf mois en oflag.

Rentré en France au printemps 1941, écarté de la direction du cinéma par suite, semble-t-il, de l'opposition des Allemands, pour qui il reste l'incorrigible maurrassien d'avant-guerre, il retrouve sa place à *Je suis partout*, reparu depuis peu.

Le voyage des écrivains à Weimar en 1941 marque un tournant : l'Allemagne devient le rempart contre le bolchevisme

Commence alors l'aventure de la Collaboration, où, avec son journal, il tient une place prépondérante. En 1941, un titre d'article résume sa position : « Et maintenant, faisons la politique du Maréchal ». Maréchaliste, il le sera de bout en bout, en même temps qu'anti-vichyssois parfois même virulent à l'occasion, s'en prenant à l'entourage et à certains hauts responsables. Quant au Reich, dans un bilan de l'année 1941, il constate seulement : « L'Allemagne est victorieuse sur le continent ». En

fait, c'est la politique intérieure, la Révolution nationale qui lui importe d'abord. Toutefois, le voyage des écrivains à Weimar et à Berlin, en compagnie de Chardonne, Bonnard, Fernandez, etc., les contacts avec des confrères allemands comme Hans Carossa ou Bruno Brehm, avec Arno Breker, plus encore le pèlerinage sur les tombes de Goethe et Schiller en compagnie de Karl Heinz Bremer, « le seul ami allemand », tué sur le front de l'Est en 1942, tout cela marque un progrès dans la connaissance du pays, naguère ennemi, et promu, bon gré mal gré, rempart de la civilisation occidentale contre les « hordes bolcheviques ». Le lien naguère purement tactique, ainsi noué commence à se charger d'une tonalité affective nouvelle, appelée à se développer. Une sorte de fraternité d'âme idéologique s'instaure peu à peu, qui est moins le fruit d'une volonté de collaboration que celui d'une quasi-communauté de situation au sein de la conflagration en

cours. La suite ne fera que confirmer ce sentiment que le spectacle des fosses de Katyn, deux ans plus tard, renforcera beaucoup (Brasillach fut avec Claude Jeantet le seul Français admis à voir et à photographier Katyn, aux côtés de Fernand de Brinon).

Après le départ de *Je suis partout*, en août 1943, Brasillach poursuivit son activité dans différents journaux, surtout *Révolution nationale* de Lucien Combelle, où il se

rapproche de Drieu, frère d'armes jusqu'à lointain. Dans *Le Petit Parisien*, il tient une chronique littéraire, où il est intéressant de voir grandir

sa curiosité pour les auteurs allemands contemporains. Auparavant, il n'avait guère apprécié qu'Ernst von Salomon et ses *Réprouvés*. Voici maintenant en 1943-1944, Hans Carossa, Hans Fallada (admirable et si oublié aujourd'hui), Werner Beumelburg, Bruno Brehm, Reinhold Schneider et Friedrich Sieburg, rentré en grâce. Voici E.W. Eschmann pour un chef-d'œuvre, traduit par Jacques Chardonne, *Entretien dans un jardin*, où l'auteur célèbre « ces instants d'acquiescement qui

sont la noblesse et la parure de la vie ». Livre très allemand qui témoigne de l'étonnante compréhension de l'âme germanique à laquelle s'est haussé l'amateur de Virgile et de Corneille, soudain bien éloigné de son vieux maître Maurras. Tant il est vrai que chez Brasillach, tout (ou presque tout) passe par la littérature et aussi le cinéma, car Leontine Sagan et Leni Riefenstahl avaient bien préparé le chemin. L'aboutissement du parcours sera la découverte éblouie de l'anthologie de la poésie allemande de Lasne et Rabuse où, à côté des grands noms attendus, la révélation de Novalis et Hölderlin, que l'écrivain français avait plutôt négligés, s'accompagne de celle d'un Mörike ignoré des Français et dont les poèmes l'enchantent. Ce domaine si longtemps étranger commence à lui livrer ses secrets, et le Catalan, ami des plages ensoleillées, se familiarise rapidement avec une Germanie moins brumeuse que ne le disait Henri Massis. Il se familiarise aussi avec ses habitants, avec ces Feldgrau que nos compatriotes côtoient depuis quatre ans, souvent sans animosité, surtout quand les bombardements alliés ravageant les villes françaises tuent indifféremment occupants et occupés réfugiés dans le même *Luftschutzraum* (abri antiaérien). Le premier article de *Révolution nationale* s'intitule « Naissance d'un sentiment », et c'est un personnage fictif, porte-parole transparent de l'auteur, qui s'y exprime : « De collaborationniste de raison, je suis devenu, en outre collaborationniste de cœur ».



Pierre Gaxotte (1895-1982). Historien, éditeur, journaliste, fondateur de *Je suis partout* (1937), il oriente la jeune équipe du journal vers le fascisme, poussant même Brasillach sur le devant de la scène, alors qu'il se tient en retrait.

La Nouvelle Revue d'Histoire



Lors d'un voyage sur le front de l'Est en 1943, on voit de gauche à droite : Robert Brasillach, Jacques Doriot en uniforme allemand de la LVF et le journaliste Claude Jeantet (avec un béret). "De collaborationniste de raison, je suis devenu collaborationniste de cœur", écrit Brasillach peu après.

À plusieurs reprises, au cours des mois suivants, l'écrivain reviendra sur cette idée avec les mêmes mots ou presque, toujours destinés au peuple allemand et à ses soldats, mais jamais à leur Führer, dont il a assez peu parlé au cours de la période. Cela culminera avec un article du 19 février 1944, « Lettré à quelques jeunes gens », un des deux ou trois qui lui seront le plus reprochés à son procès et que ses adversaires jugèrent des plus scandaleux. Il contenait quelques phrases qui ont pesé très lourd dans le ver-

dict de condamnation, des phrases comme celle-ci : « Je n'étais pas germanophile avant la guerre [...] Maintenant les choses ont changé.

«Je n'étais pas germanophile avant la guerre, écrit-il en 1944. Maintenant, j'ai contracté une liaison avec le génie allemand»

J'ai contracté une liaison avec le génie allemand, je ne l'oublierai jamais. Qu'on le veuille ou non, nous aurons cohabité ensemble. Les Français de quelque réflexion, durant ces années auront plus ou moins couché avec l'Allemagne, non sans querelles, et le souvenir leur en restera doux. » Et plus loin, il souligne que les malheurs allemands lui sont plus fraternels que ceux d'autres pays, plus proches que les malheurs italiens, alors même qu'il pleure sur Sienna et Venise qu'on bombarde, et qu'il n'a jamais vu Hambourg dont le sort tragique le touche profondément.

Exploitant la formulation un peu trop littéraire de ce sentiment, certains y chercheront une preuve grossière d'homosexualité, qu'ils prétendent aujourd'hui lui attribuer, alors qu'en 1945 nul n'y songeait. Peu nous importe, ce qui compte en revanche, c'est que ces phrases choquantes si on les prend au sens propre (mais qui le pourrait?) sont évidemment à prendre au sens figuré. Bien plus ce sont des allusions qui font ouvertement référence au *Siegfried* de Giraudoux;

elles en constituent très exactement ce que les exégètes appellent une citation implicite, c'est-à-dire inutile à préciser tant elle peut paraître évidente (la Bible en

est truffée), ce qui n'est malheureusement pas le cas pour tout le monde. Dans la pièce de Giraudoux, voici la réplique de Zelten : « Ils viennent me prendre en flagrant délit d'adultère avec l'Allemagne. Oui, j'ai couché avec elle, Siegfried [...] J'ai eu tout ce qu'elle offre à ses amants ». Giraudoux mort le 31 janvier 1944, Brasillach bouleversé décide aussitôt de lui consacrer une étude et entreprend de relire toute l'œuvre. Quinze jours plus tard, quand il publie son article litigieux, il a sûrement déjà relu *Siegfried*, une de ses

pièces préférées depuis « *l'éblouissement de 1928* ». C'est aussi la plus actuelle, traitant du « couple France-Allemagne », comme disait Jules Romains, autre initiateur à la connaissance de l'Allemagne. D'où l'audacieuse paraphrase de ce qui lui occupe l'esprit à ce moment, d'où la citation implicite alors incomprise de tous et qui contribua à lui coûter la vie. Certes, Brasillach aimait alors l'Allemagne (il y avait mis le temps) et l'a écrit, mais il aimait encore plus la littérature. C'est aussi de cela qu'il est mort, victime d'un malentendu trop commode pour être tout à fait innocent. Une citation explicite aurait au moins compliqué la tâche de ses juges et démasqué leur mauvaise foi. Méfions-nous de la rhétorique, comme disait à peu près Jean Paulhan. ■

I. Tome VI des Œuvres Complètes aux Éditions de l'Honnête Homme.

● Philippe d'Hugues est l'auteur de *Brasillach*, édité chez Pardès en 2006, dans la collection "Qui suis-je?". Critique et historien du cinéma, il nous a accordé un entretien sur le cinéma de l'Occupation, page 57 de ce numéro.



Robert Brasillach, à son procès, le 19 janvier 1945. Deux semaines plus tôt, il avait écrit : "Il faudra jouer son rôle dans la comédie, puisque l'essentiel est de bien se tenir, jusqu'au bout, et que le dernier mot de la morale reste à l'allure." De l'allure, il en montrera durant tout son procès et devant la mort, à l'aube du 6 février 1945.

DEUX ÉCRIVAINS DANS LA TOURMENTE

Brasillach et Drieu

PAR PIERRE MAUGUÉ

Robert Brasillach et Pierre Drieu La Rochelle sont les figures emblématiques du « romantisme fasciste ». Tous deux ont subi la fascination des révolutions noire ou brune. Tous deux ont soutenu la collaboration avec l'Allemagne et ont payé cet engagement par une mort tragique. Pourtant tout semblait les séparer et rien n'annonçait ce que fut leur destin.



Pierre Drieu La Rochelle à sa table de travail, chez lui, en 1943.

Seize ans séparent Drieu La Rochelle (né en 1893) de Brasillach (né en 1909), et cette différence d'âge prend en l'occurrence une importance toute particulière. De 1914 à 1918, la jeunesse de Drieu est marquée par l'expérience de la guerre et, à l'âge de vingt-cinq ans, il est déjà un ancien combattant ayant perdu pas mal d'illusions et décidé à jouir de la vie. Cette expérience fera naître chez Drieu des sentiments contradictoires qu'il exprimera plus tard dans *La Comédie de Charleroi*.

Des combats de Charleroi à Verdun, en passant par les Dardanelles, Drieu a été confronté à la guerre dans toute sa violence. Volontaire pour le front, il est trois fois blessé. A la bataille de Charleroi, il confesse avoir été pris par l'ivresse du combat : « *Je m'élançai à travers les balles avec une étrange allégresse. Allégresse d'être seul et de me séparer, autant que de me distinguer des autres, par un acte surprenant.* » (1)

Brasillach qui eut vingt ans en 1929, au cœur même de l'entre-deux-guerres, ne passera pas sa jeunesse sur les champs de bataille et ne ressent pas d'attirance pour l'idéal du guerrier. A l'âge où la génération précédente se battait et mourait sur la Marne ou à Verdun, il connaîtra les charmes de la vie estudiantine et tout ce que Paris peut offrir à un jeune homme avide de théâtre, de cinéma, de littérature et d'amitié. Tout en Brasillach est alors fervent et émerveillement.

Sa jeunesse c'est, comme il l'écrit dans *Notre avant-guerre*, « *les féeries du cinéma muet, le théâtre dans sa vitalité, la poésie dans sa pureté, l'anarchie dans son charme...* »

Mais Drieu et Brasillach ne se distinguent pas seulement par leur attitude à l'égard de la guerre ; celle qu'ils adopteront à l'égard de l'amour et des femmes est peut-être encore plus contrastée.

Drieu affiche un goût immodéré des femmes et une misogynie qui est souvent son

corollaire. Même s'il ne peut parfois retenir certains sursauts d'idéalisme, ses romans, comme son journal, refléteront l'image désespérée qu'il se fait des rapports homme-femme. Pour Drieu, l'homme est seul et il invente la femme comme il invente ses dieux.

Brasillach n'aura ni la vie amoureuse orageuse de Drieu ni le goût des amours faciles. Il a, ou veut garder, une image idéalisée de la femme. Rien du cynisme de l'auteur de *Gilles* ; mais les mondes qu'ils fréquentent sont aussi très différents. Si Drieu marque une prédilection pour les femmes du monde plus ou moins légères et les putains, Brasillach est fasciné par des femmes exceptionnelles, comme Ludmilla Pitoëff et Annie Jamet, avec lesquelles il entretint une sorte d'amitié amoureuse. La mort brutale de Annie Jamet sera pour lui une épreuve si douloureuse qu'il lui dédiera un long poème plein de tendresse, dont certains vers peuvent paraître énigmatiques.

ALPHONSE DE CHÂTEAUBRIANT

Alphonse de Châteaubriant est contumax mais j'ai retrouvé, en prison, des esprits encore envoûtés par la littérature pour vitrail de l'auteur de *Monsieur des Lourdines*, devenu directeur politique de *La Gerbe*. Pour ma part, j'évoque non sans malice la barbe du Burgrave qui, échappé d'une lande bretonne pour se germaniser, proclamait, dans un style grégorien, l'incontestable caractère chrétien de la croisade hitlérienne !

Alphonse de Châteaubriant n'a nul besoin d'équivoque pour être salué selon son mérite et son très beau talent. L'homme a de la race, de l'allure, il porte haut son nom et sa fonction, il impose le respect. Littérairement, que peut-il envier ? Il est des premiers prix Goncourt et, sans être « parisianisé », son audience est celle des écrivains de la capitale. Il a été l'ami de Romain Rolland et, par ce dernier, est allé vers la spiritualité hindoue avec l'enthousiasme du néophyte.

S'il n'y avait pas les grands livres, les beaux livres qu'il a écrits, peut-être le prendrait-on pour un maniaque de l'ésotérisme. Mais le problème n'est point littéraire : depuis 1937, il est politique. Le gentilhomme breton, aux yeux rêveurs, de retour d'Allemagne, n'a point imité Gide, de retour de Russie. Alphonse de Châteaubriant, écrivain chrétien et spiritualiste, mainteneur de traditions, aristocrate de plume autant que d'esprit et autant que de sang, vient de découvrir le plus extraordinaire chemin de Damas : ayant visité l'Allemagne hitlérienne, ayant été reçu par Hitler en personne, il revient en France proclamer à ses compatriotes, qui traversent la crise de fièvre du Front populaire, que le salut de l'Europe chrétienne, en vérité, il vous le dit, est dans cette Allemagne des nuits de Nuremberg, quand monte, sous le ciel noir, l'angoisse mystérieuse des légendes germaniques à l'usage et au service d'une politique fort réaliste qui menace le vieux continent de la croix gammée du dieu Thor. Quand paraît le livre de Châteaubriant, *La Gerbe des forces*, l'émotion est vive dans Paris ; Brasillach parlera de Jocrisse au Walhalla...

LUCIEN COMBELLE

Prisons de l'espérance. Éditions ETL,
Paris, 1952.

Ce sont leurs prises de position en faveur du fascisme qui vont rapprocher Drieu et Brasillach et les amener, en 1944, à rédiger à tour de rôle l'éditorial de *Révolution Nationale*. Mais le terme fascisme qu'on tend aujourd'hui à utiliser sans aucun discernement couvre des réalités très différentes. On peut ainsi établir une distinction nette entre le fascisme latin – italien ou espagnol – et le fascisme germanique, qui, parti d'Allemagne et d'Autriche, allait étendre ses ramifications dans tous les pays nordiques. Le fascisme français occupe à cet égard une position charnière qui tient autant à la géographie qu'à l'histoire, et cette dualité est incarnée de manière quasi archétypique par Drieu et Brasillach.

La hantise de la décadence

Drieu est, plus que Brasillach, conscient de la position unique qu'occupe la France en Europe et cette particularité a pour lui un fondement racial. « *Sous le visage usé et tourné vers l'intérieur des Français, quel combat théogonique se livrent les races d'Europe ?* » (2) Et d'évoquer le creuset de la France, ce bassin de la Seine où « *se sont épousés sans cesse le génie celte et le génie franc et les génies de la Méditerranée* ». Mais, au-delà de ce creuset, c'est le génie nordique à l'état pur qu'il voit à l'œuvre dans la France des origines. « *Les chansons de geste, les cathédrales, les premières philosophies chrétiennes, si libres, si pénétrantes, si audacieuses sous leur enveloppe orthodoxe, la société en perpétuelle évolution de la féodalité et des communes, le vaste mouvement des croisades et des premières hérésies, tout cela atteste la magnificence du génie nordique qui s'est épanoui entre la Meuse et la mer, autour des vallées de la Seine et de la Loire.* » (3)

Comme ses compatriotes normands, Boulainvilliers et Gobineau, Drieu se fait le héraut de l'idée nordiste : « *Je regardais hier dans les Champs-Élysées les jeunes SS sur leurs chars. J'ai aimé cette race blonde dont je suis, mais elle est aussi bien chez les Anglais, les Américains et les Russes. En tous cas, cette guerre, c'est le convulsif enlacement des races nordiques et leur triomphe sur la terre mais tout cela est mêlé d'éléments bien hétéroclites, Juifs par ici, Mongols par là.* » Et Drieu d'ajouter : « *J'aime les autres races d'ailleurs chez elles : j'aurais aimé singulièrement les Juifs chez eux. Cela ferait un beau peuple. Je suis raciste pour toutes les races, mon inter-*

nationalisme est fondé sur le culte des races. » (4)

La parenté que Drieu ressent avec les peuples nordiques l'a longtemps porté vers l'Angleterre plus que vers l'Allemagne. « *Je n'étais nullement germanophile*, écrit-il dans sa dernière lettre à son frère, *mais il s'est trouvé que l'Allemagne a représenté tant bien que mal une partie de ces choses auxquelles je tiens et que représentait autrefois une certaine France nordique, normande, gauloise ou franque dont nous sommes.* » (5)

Il souffre d'une certaine déchéance française, soulignée déjà en 1937 : « *Les belles formules comme "La France libre, forte et heureuse" tombent à plat au milieu des villages ruinés, des villes peuplées de célibataires, de la poussière des noms de famille français qui disparaissent les uns après les autres de l'état civil. Il faut bien se dire que la France, la France réelle, ou bien c'est un village dont la moitié des fenêtres sont à jamais fermées, ou bien c'est un village habité pour la moitié ou les deux tiers par des Espagnols, des Italiens, des Tchèques, des Polonais, des Arabes. Et dans l'armée française, sur trois soldats, il y en a un qui vient d'Afrique ou d'Asie...* » (6)

Si la France doit revivre, ce ne peut être qu'au sein d'une fédération européenne dans laquelle elle pourrait « *retrouver la filiation de l'Europe chrétienne du XIII^e siècle, de la société aristocratique et intellectuelle du XVIII^e siècle.* » (7)

Ses rêves s'étant écroulés, l'Allemagne victorieuse de 1940 va lui apparaître comme la seule nation du continent capable de reprendre le flambeau de l'unification européenne. Cette Allemagne victorieuse n'est toutefois pas n'importe quelle Allemagne ; c'est l'Allemagne national-socialiste qui – même si l'horreur des camps d'extermination n'a pas encore commencé (elle ne sera connue qu'après la capitulation de 1945) – n'en représente pas moins un nationalisme exacerbé et un expansionnisme inquiétant. Drieu le sait et il ne se privera pas de critiquer le pangermanisme de l'Allemagne conquérante qui l'empêche de réaliser le grand rêve européen ainsi que la révolution sociale qui lui paraît nécessaire.

Le danger bolchevique est aussi une des raisons essentielles pour lesquelles Drieu choisit le camp de la collaboration. C'est ce qu'il exprime clairement dans son *Journal*, le 29 décembre 1941 : « *Je suis persuadé plus que jamais que l'intérêt des Français est du côté allemand, puisque le fondement de la France c'est l'Europe et que l'Europe est perdue dans*

toutes ses propriétés spirituelles comme dans tous ses biens matériels si la Russie est victorieuse. Cela l'emporte sur toutes les autres considérations. » (8)

La possibilité d'une victoire des États-Unis l'inquiète d'ailleurs autant, sinon plus. Il s'exclame ainsi dans un article de *La Gerbe* du 19 juin 1941 : « L'Amérique gouvernant l'Europe, quelle folie ! Qu'est-ce que l'Amérique peut comprendre à l'Europe ?... Et pourtant c'est à cette puissance fantôme que nos anglophiles, devenus américanophiles, voudraient confier le sort de notre continent. Délire de démission et d'abjection. » (9)

Le fascisme de Brasillach est d'une tout autre nature que celui de Drieu, même si les événements vont progressivement les rapprocher. Non seulement Brasillach est marqué par l'influence de Maurras, mais il demeure foncièrement un Méditerranéen par ses origines familiales et sa sensibilité. Ses liens avec le Roussillon, où il passa une partie de sa jeunesse près de ses grands-parents, demeureront très forts, et il ressentira toujours une grande attirance pour l'Espagne : « L'Espagne, depuis toujours, était le pays de notre cœur, et six générations d'hommes, après tout, me séparent seulement de mes ancêtres espagnols. » (10)

Les « conneries » de Mein Kampf

Au plan politique, c'est donc avec les fascismes de l'Europe latine, en particulier le fascisme espagnol, que Brasillach ressent le plus d'affinités. Un fascisme espagnol incarné par José Antonio Primo de Rivera, fondateur de la Phalange. De l'autre côté, il y a le fascisme allemand, le nazisme « planète inconciliable avec la nôtre », selon Brasillach. Pour lui, « il n'y a pas de fascisme international, c'est une idole créée par les marxistes. » Comme Maurras, il voit dans l'Allemagne un autre monde : « Tout cela s'est transformé en paganisme à l'éclat insoutenable, qui se traduit par les cérémonies presque magiques de Nuremberg. Il n'y a pas de fascisme international, car l'Allemagne n'appartient pas à notre ordre moral. » (11)

Écrivant à son ami José Lupin en 1934, il confie : « J'ai lu Mein Kampf. Je dois avouer, même si cela contriste les jeunes hitlériens, nos contemporains, que je trouve cette lecture particulièrement désolante. La majeure partie du livre est le récit de la découverte de la vérité raciste par le petit Hitler... J'ai rare-



Louis-Ferdinand Destouches, Céline en littérature, (1894-1961). Écrivain génial et admiré, il fut beaucoup plus consciemment engagé qu'il ne voulut l'admettre après 1945.

ment vu conneries plus plates et plus désolantes. » (12)

Un an plus tôt, apprenant les premières mesures antisémites de Hitler, il écrivait au même, le 3 avril 1933 : « Je pense que l'antisémitisme est bon et juste quand il s'adresse aux potentats, aux financiers et à l'internationale juive, mais ignoble quand sous prétexte de race (!) on expulse le boulanger juif, la marchande des quatre saisons juive et le bistrot juif. Malheureusement, je suis bien sûr qu'on n'embête que ceux-là et qu'on laisse tranquilles les autres... Je ne comprends pas ce que veut Hitler : ni le massacre ni l'expulsion ne sont une solution ». (13)

Comme chez Maurras, il n'y a pas de racisme à l'origine de l'antisémitisme de Brasillach, mais du nationalisme. S'il en veut aux capitalistes juifs internationaux et aux émigrés qui ont fui l'Allemagne et se sont installés en France, c'est notamment parce que, selon lui, ils incitent la France à la guerre.

Si l'effondrement de la France en 1940 entraîne Brasillach vers la collaboration avec l'Allemagne, c'est tout d'abord dans l'intention de sauvegarder au mieux les intérêts français et de favoriser le retour des prisonniers. Il n'attend rien des Anglo-Américains qui n'ont pas tenu leurs promesses, et estime que la France doit chercher à reprendre sa place au sein de la nouvelle Europe qui se dessine. A partir de 1941, Brasillach pense que la France doit participer à l'effort de guerre allemand contre le bolchevisme, car l'Union soviétique ne vise pas tant à libérer l'Europe de l'occupation allemande qu'à y installer des régimes

LE ROMANTISME FASCISTE

En 1960, paraît aux Éditions Fasquelle *Le Romantisme fasciste*, essai majeur de Paul Sérant, ancien résistant que sa liberté d'esprit et sa passion pour l'histoire des idées portaient à s'intéresser aux vaincus. Il y analyse la démarche de six écrivains français qui assumèrent les conséquences de leur engagement sans se déjuger, hormis peut-être Louis-Ferdinand Céline.

Farouchement solitaire et prophète d'une irrémédiable décadence, Céline fut-il sensible au romantisme fasciste ? C'est moins sûr que pour les autres. Pendant l'Occupation, il n'adhère à aucun parti, ne collabore à aucun journal, et ne publie qu'un seul livre (son seul livre « optimiste »), *Les Beaux Draps* (1941), beaucoup moins violent que ses pamphlets d'avant-guerre. A l'époque, son irritation dévastatrice n'épargne d'ailleurs ni les Allemands ni la Collaboration dont il sent qu'elle ne mène à rien. C'est ce qui le distingue du pamphlétaire volcanique qu'est Lucien Rebatet. Exaspéré par le double jeu et l'attentisme cocardier de Vichy, qu'il pourfend dans *Les Décembres* (1942), Rebatet veut croire aux chances d'une greffe franco-allemande. Il sera le seul à reprendre le combat après la guerre, à sa sortie de prison. Jusqu'au bout, il affirme que « l'espérance est fasciste ». Chemin sur lequel Robert Brasillach refuse de le suivre, au point de se brouiller avec les maximalistes de *Je Suis Partout* après le choc du renversement de Mussolini (25 juillet 1943). Drieu la Rochelle a perdu ses illusions plus tôt encore, mais pas plus que Brasillach il ne se reniera, assumant jusqu'à la mort le poids de son engagement. Très différent est l'itinéraire d'Abel Bonnard, intellectuel brillant égaré dans la politique, qui joue un rôle de premier plan comme ministre de l'Éducation nationale de 1942 à 1944. Exilé en Allemagne, puis en Espagne après 1945, il se réfugie dans le silence. Ce que fait également Alphonse de Châteaubriant, écrivain mystique effervescent, directeur de l'hebdomadaire *La Gerbe*, dont le national-socialisme chrétien est aussi éloigné de la réalité du nazisme que le communisme idéal de son ami Romain Rolland l'est du stalinisme.

Un septième écrivain, Marc Augier, le futur Saint-Loup, était encore obscur pendant l'Occupation, ce pourquoi Sérant n'en parle pas. Dans les années 60, renouant avec le romantisme politique, il publie des romans dont la séduction s'exerce sur de jeunes lecteurs sensibles à l'héroïsme militaire et à la mystique nordique d'une tragédie dont il fut le témoin très engagé.

DOMINIQUE VENNEN

communistes. Pour cette raison, la création de la LVF lui paraît justifiée, et l'entente avec l'Allemagne une nécessité pour la survie de la France.

Brasillach n'avait a priori aucune sympathie pour le monde germanique et n'a pas avec lui les mêmes affinités que Drieu. L'évolution de ses sentiments à l'égard de l'Allemagne devra beaucoup à son amitié avec Karl-Heinz Bremer, lecteur de langue allemande à la Sorbonne et membre de l'Institut allemand de Paris, qui tomba en septembre 1942 sur le front de l'Est. La veille de sa mort, lorsque son unité était déjà encerclée par l'Armée rouge, Bremer écrivait à Brasillach : « *Sur le front même, on doit constater chaque jour combien nous sommes proches, Allemands et Français, au point de vue de la civilisation et des valeurs humaines.* » (14)

Les contacts entre les intellectuels et les artistes des deux pays marqueront profondément Brasillach et il le reconnaîtra volontiers, écrivant le 19 février 1944 dans *Révolution Nationale* : « *Je n'étais pas germanophile avant la guerre, ni même au début de la politique de collaboration. Maintenant les choses ont changé. J'ai contracté, me semble-t-il, une liaison avec le génie allemand, je ne l'oublierai jamais* » (15).

Par-delà les convictions qu'ils partagent et les choix communs qu'ils sont amenés à faire, Drieu et Brasillach continueront toujours à se distinguer par leur sensibilité. Ils apparaissent même comme incarnant chacun l'une des deux composantes de l'unité française : la France du Nord et la France du Sud. A l'esprit faustien de Drieu, hanté par la puissance, fasciné par les mythes nordiques, la France des cathédrales et des chansons de geste, s'oppose l'esprit de Brasillach tout empreint de mesure, nourri de latinité et d'hellénisme, et plus avide de bonheur et d'harmonie que de puissance.

Ils verront tous deux leur destin s'achever de manière tragique en 1945, restant jusqu'à la fin fidèles à eux-mêmes : Drieu choisira la mort, alors que Brasillach la défilera.

Au seuil de la mort, Drieu avait tenu à marquer clairement la distance qu'il avait prise par rapport à la religion chrétienne. « *Je suis au-delà du christianisme ou je n'y touche*



Robert Brasillach à son procès. Il assumait tous ses engagements, faisant face, n'ignorant pas ce que serait le prix.

que par cette pointe supérieure où il rejoint les autres grandes religions. » (16)

Mourir pour ses idées

Brasillach aurait pu, comme le lui conseillaient ses amis, se réfugier en Allemagne, en attendant que l'orage passe. Mais il refusa. « *Nous n'avions pas, pendant quatre ans, répété à satiété qu'il ne fallait pas émigrer pour nous sauver en Allemagne dès l'approche des Alliés.* » (17) Il ne quittera donc pas la France. Lorsqu'il apprendra l'arrestation de sa mère, il se rendra de lui-même à la préfecture de Police pour se livrer à la justice.

Brasillach se sent responsable de tous ceux qui l'ont suivi et tient à se justifier devant la cité, même s'il n'a aucune confiance en la justice des vainqueurs. Il affrontera donc son procès et la mort comme le héros d'une tragédie

grecque, fidèle à lui-même jusqu'à la fin. Enfin, Brasillach demeure chrétien, même s'il y a chez lui un attachement tout païen à la terre et aux êtres de chair et de sang, comme il l'exprime avec tant de force dans le *Psaume II des Poèmes de Fresnes*.

La mort de Brasillach comme celle de Drieu aura un aspect sacrificiel et rappelle que mourir pour ses idées n'est pas toujours un vain mot. Après avoir entendu le verdict de la Cour qui le condamnait à mort, et alors que dans la salle on crie : « *C'est une honte !* », Brasillach répond : « *C'est un honneur* », faisant ainsi écho à Drieu qui écrivait dans la dernière lettre adressée à son frère : « *J'estime donc un honneur de pouvoir mêler mon sang à mon encre et de rendre sérieuse à tous les points de vue la fonction d'écrire...* » (18)

P. M.

Pierre Maugué est docteur d'État en sciences politiques. Sur le destin croisé de Drieu La Rochelle et de Brasillach, il a publié une longue étude dans les *Cahiers des amis de Robert Brasillach*, n° 40, automne 1995, case postale 1211, Genève 3, Suisse.

(1) *La Comédie de Charleroi*, p. 48. Folio, Paris, 1982.

(2) Lettre - préface à *Odes aux Voiles du Nord*. Le Marois, 1928.

(3) *Le Français d'Europe*, Paris, 1942.

(4) *Journal 1939-1945*, p. 367. Gallimard, Paris, 1992.

(5) Dernière lettre à son frère, 10 août 1944, *Journal 1939-1945*, op. cité, p. 505.

(6) *Chronique politique 1934-1942*, p. 57. Gallimard, Paris, 1943.

(7) *Mesure de la France*, p. 65. Grasset, Paris, 1922.

(8) *Journal 1939-1945*, op. cité, p. 281.

(9) *Chronique politique 1934-1942*, op. cité, p. 313.

(10) *Notre avant-guerre*, p. 153. Plon, Paris, 1954.

(11) *L'Action française*, 23 mars 1939.

(12) Anne Brassié, *Robert Brasillach ou Encore un instant de bonheur*, p. 62. Robert Laffont, Paris, 1987.

(13) Anne Brassié, op. cité, p. 96.

(14) Karl Epting, *Hommages à Robert Brasillach*, p. 143, n° 11-12 des *Cahiers des amis de Robert Brasillach*, Lausanne, 1965.

(15) *Œuvres complètes*, tome XII, p. 612. Club de l'Honnête Homme, Paris, 1964.

(16) *Journal 1939-1945*, op. cité, p. 506.

(17) Anne Brassié, op. cité, p. 301.

(18) *Journal 1939-1945*, op. cité, p. 505.

Roger Pache (1909-2000) « Un idéal exempt d'idéologie »

Il y a dix ans, le Payernois Roger Pache (1909-2000) quittait la cité de la Reine Berthe pour un monde que l'on dit encore meilleur, laissant à ses amis et à ses proches pas moins de quatre volumes de *Rencontres et souvenirs* édités à compte d'auteur, soigneusement reliés et richement illustrés. Cet élève de Marcel Regamey et de Gustave Thibon était un journaliste indépendant « de la vieille école ». Il fut pendant plus de trente ans le seul correspondant des quotidiens romands dans la Broye et pendant plus de trois lustres le délégué régional de la Ligue vaudoise dans ce district. L'homme, au caractère vif et parfois tranchant (il avait horreur des compromis), ne laissait personne indifférent.

Il naît à Lausanne le 27 novembre 1909, mais passe toute son enfance à Payerne. A la fin de sa scolarité primaire, il apprend l'allemand à Bâle chez un réviseur d'ascenseurs où il travaille comme manœuvre (1924), puis il effectue dans cette ville un apprentissage de boulanger-pâtissier et y occupe un premier emploi d'ouvrier boulanger. Il fréquente l'Union chrétienne de jeunes gens de langue française de Bâle, où il prend conscience de sa nationalité vaudoise. Il est aussi l'un des membres fondateurs de la « Tribu des Sénécas », éclaireurs romands de Bâle, où il se lie d'amitié avec le futur grand reporter Fernand Gigon, lui-même routier (scout aîné) de ladite tribu, qui lui fait connaître Ramuz et lui communique le goût de l'opéra en lui chantant un air de la *Traviata*. Lecteur assidu de la *Gazette de Lausanne*, il se passionne pour la politique étrangère. En 1927, il fait un timide début dans le journalisme en confiant un premier article à *L'Eclaireur* puis, toujours de Bâle, envoie son premier « papier » au *Journal de Payerne*, qui paraît le 21 décembre 1928.

Revenu à Payerne en 1930, Pache s'y installe, deux ans plus tard, comme patron boulanger-pâtissier. Sa boulangerie du Pont va devenir rapidement le point de ralliement de nombreux amateurs de musique, de peinture, de littérature et de politique.

Scout dans l'âme (Baden-Powell lui a dédié trois livres dans un camp

d'été à Kandersteg), il dirige la troupe des éclaireurs locale d'abord dénommée « Tribu des Mohicans », puis « Troupe Reine Berthe ». Il épouse en 1934 Germaine Combremont, de Grandcour, qui lui donne quatre enfants.

Il collabore activement au *Journal de Payerne*, bihebdomadaire libéral où s'exprime aussi Henri Perrochon, son aîné de dix ans. En 1936, il y évoque avec lucidité « le sans-gêne de l'Allemagne » (10 mars), « le danger allemand » (12 mai) et « Hitler et son programme d'après *Mein Kampf* » (29 mai).

En janvier de la même année, il entre en contact avec *La Nation* après avoir assisté à une conférence de la Ligue vaudoise. En 1937, il adhère à ce mouvement et en sera le délégué régional pour la vallée de la Broye jusqu'en 1952. Elu sur une liste du parti libéral, il est membre du Conseil communal de Payerne de 1937 à 1941, mais il renonce à se représenter et quitte le parti à la suite de désaccords.

En juillet 1945, avec quelques amis de la Ligue vaudoise, il reçoit à Payerne Bertrand de Jouvenel, qui présente *Du pouvoir*, ouvrage publié aux Editions du Cheval Ailé, à Genève. Devenu chroniqueur à la *Gazette de Lausanne* et à *Curieux*, l'écrivain français donnera encore deux conférences à Payerne jusqu'en 1951. Il qualifiera de « socratique » l'image du boulanger Pache lisant Aristote tout en faisant cuire son pain.

Roger Pache invite aussi à Payerne Gustave Thibon; de 1947 à 1957, le philosophe français y prend pas moins de dix-sept fois la parole, sur les quelque cinquante conférences organisées dans l'ensemble du Canton! A l'instar de Jouvenel, le penseur protestant et anti-communiste René Gillouin ne donne, lui, « que » trois conférences à Payerne. Le boulanger-journaliste reçoit aussi chez lui, entre autres, le compositeur Aloÿs Fornerod et l'écrivain neuchâtois Willy Prêtre, auteur de *Tocsins dans la nuit*.

Il est le correspondant de Payerne, puis de la Broye, de la *Feuille d'Avis de Lausanne* (1949-1983) ainsi que, dès 1950, de la *Tribune de Lausanne* (14 ans), de la *Gazette de Lausanne* (25

ans), de *La Suisse* (25 ans) et, dès 1957, de *L'Express* et de la *Feuille d'Avis de Neuchâtel* (26 ans). Il est aussi le premier correspondant de *La Liberté* pour la Broye vaudoise (1957-1982).

Ce n'est qu'en 1958, à l'âge de 49 ans, qu'il abandonne définitivement sa boulangerie pour devenir journaliste indépendant à plein temps. Pilier du bihebdomadaire libéral, il travaille aussi pour la très radicale *Feuille d'Avis du district de Payerne* (FAP) – *Le Démocrate*, qui lui demande surtout des chroniques judiciaires, et pour l'*Almanach de la Broye*, édité aujourd'hui par le CIB, à Estavayer-le-Lac, en étroite collaboration avec la rédaction de *La Broye Hebdo*.

L'ATS le sollicite dès que quelque chose d'important se passe à Payerne. En dehors des médias susmentionnés, il collabore encore à *La Nation* (dès 1945), au *Pamphlet* (dès 1976, sous le pseudonyme de François Rouge), parfois même aux hebdomadaires français *Rivarol* et *Aspects de la France*.

A partir de 1985, Roger Pache livre ses souvenirs de journaliste dans quatre ouvrages bien documentés, à verser à l'histoire de la Broye. Le premier tome lui vaut la « médaille d'or de l'Etoile civique », à Paris, en 1987. Dans le quatrième tome, publié lui aussi à l'enseigne du Comte-Vert et intitulé *Mais que s'est-il donc passé à Lausanne en janvier 1798? Pourquoi l'histoire vaudoise a-t-elle été occultée?*, on découvre des révélations du professeur Louis Junod, ancien archiviste cantonal, sur ce mois décisif de l'histoire vaudoise, ainsi que des notes biographiques sur celui qui se dépeint lui-même comme un « Vaudois non conformiste égaré dans le XX^e siècle ».

Un an auparavant, il est devenu le cofondateur du *Scribe du P'tit Broyard*, dans lequel il anime la rubrique « Parolons français ». Son coéquipier n'est autre que Michel Dizerens, de Granges-Marnand, qui signe alors des billets d'humeur dans le *Démocrate* sous le nom de « Didi ». Pour assurer une plus large diffusion à cette brochure littéraire trimestrielle, *Le Scribe* simplifie son titre et se constitue en association; celle-

ci est présidée aujourd'hui par Francis George-Perrin, écrivain public et collaborateur du *Journal de Moudon*, alors que Michel Dizerens occupe le poste de secrétaire général. Les brochures initiales ont fait place à des livres, paraissant au rythme de deux par an. L'Association Le Scribe, forte de quelque 250 membres, a créé un prix littéraire dont le 10^e a été attribué – cela ne s'invente pas! – le 10.10.10, à 10 h.10, à 1510 Moudon... Une septantaine de manuscrits était en lice. Le jury était coordonné par Michel Dizerens. C'est le texte « Alice et Antoine » de Patrick Chambetaz, de Marly, qui sera édité. Des « Scribes d'or » ont en outre été attribués à Jean-Luc Chaubert, de Corcelles, et à Clémentine Lämmli, de Payerne. Là encore, Roger Pache aura fait œuvre utile.

L'homme professait qu'« il n'y a pas d'idées généreuses, mais des idées justes et des idées fausses, ces dernières dont le monde se nourrit actuellement étant un poison mortel pour l'humanité ». Son vieil ami Thibon dira que « pendant un demi-siècle, il a été le témoin fidèle du même idéal politique et religieux – d'un idéal exempt d'idéologie, fixé là sur une claire vision de la nature de l'homme et des choses ». *Le Journal de Payerne* rendra hommage à « une figure légendaire, un homme d'action doublé d'un journaliste d'investigation hors pair ». *La Liberté* de Fribourg rappellera pour sa part qu'« il a toujours pris comme critère l'intérêt général et pratiqué largement l'autocensure ». N'affirmerait-il pas que « la meilleure des censures est encore celle qu'on pratique à l'égard de soi-même »? Le fait est qu'il n'aimait pas « ces journalistes qui débattent sans vergogne le plus petit scandale sans se soucier des conséquences funestes que cela peut avoir sur la vie familiale ou sur celle de l'individu ». Comme il a eu de la chance de partir avant l'invasion du journalisme de dénonciation, l'épanouissement de la presse « people », sans parler de la disparition ou de la fusion d'une demi-douzaine de journaux broyards!

JEAN-PHILIPPE CHENAUX

Nos enfants terrible, cartoline, Milano, Edizioni A. Traldi, 1920 ca.

